This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ex libris

Melville E. Stone

GDK
Depping

LA SUISSE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE.

Cet ouvrage étant ma propriété, j'en poursuivrai les contrefacteurs.

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.

THE NEW
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

LA SUISSE,

OU

ESQUISSE D'UN TABLEAU

HISTORIQUE, PITTORESQUE ET MORAL

DES CANTONS HELVÉTIQUES;

PAR G.-B. DEPPING,

Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

DEUXIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée;

Ornée de Costumes et de Paysages.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'AL. EYMERY,

RUE MAZARINE, N° 30.

1824.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
23737A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
L

LA SUISSE.

CANTON DE SAINT-GALL.

Ayant plus de plaines que le pays d'Appenzell, qu'il entoure, le canton de Saint-Gall n'a de hautes montagnes qu'au milieu et au sud, où il est traversé par les Alpes d'Appenzell, de Toggenbourg, et par une ramification de celles des Grisons; une chaîne de rochers escarpés borde du côté du nord le lac de Wallenstædt. Le long du Rhin, qui borne le canton du côté de l'est, s'étend une chaîne de montagnes assez hautes, dans laquelle on distingue le Kammor, dont la cime a quatre mille trois cent vingt-neuf pieds d'élévation, et dont les flancs sont couverts d'un grand nombre

d'espèces végétales. C'est dans cette montagne que se trouve une grotte connue sous le nom de la cristallière; on n'y pénètre que par une ouverture très-basse; après y être entré en rampant, on se voit sur le bord d'un ruisseau, le long duquel on arrive dans la véritable grotte : là les parois sont couvertes d'un spath cubique très-brillant, et reflétant de toutes parts la lumière des torches qui éclairent la marche du voyageur. C'est ce spath étincelant que l'on nomme improprement du cristal.

Après le Kammor on distingue encore, pour sa hauteur, le mont Speer, entre Uznach et Toggenbourg, que les curieux visitent l'été, afin de jouir de la vue d'un pays immense. Le long du Sentis il y a un petit glacier; on en voit un autre sur la Scheib, dans les montagnes et rochers de l'extrémité méridionale. Cette contrée sauvage était ancien-

nement infestée par les ours et les loups; ils ont été détruits, ainsi que les cerfs et les daims, et on n'aperçoit plus de chamois que rarement. Le vautour des agneaux plane sur les rochers à pic, qui s'élèvent à une hauteur formidable au bord du lac de Wallenstædt.

Ce lac, qui appartient presque en entier au canton de Saint-Gall, et dont la longueur est de quatre lieues et la largeur d'une lieue, offre des aspects très-pittoresques : des rochers à pic hérissent en partie ses rives; ils sont entremêlés de bois de sapins, et de prés. Le vent du nord s'y précipite quelquefois avec fureur du haut des rochers, et soulève les vagues au point qu'il est très-dangereux d'y naviguer. Lorsque ce vent souffle, il est même défendu aux bateliers de se hasarder sur le lac. Les autres vents n'ont pas cette violence, et soufflent avec une sorte de régularité. En été le vent d'est accom-

21 X 86

pagne le lever du soleil; de neuf à midi le calme règne sur le lac; après midi on ressent un léger vent d'ouest, et au coucher du soleil le vent d'est reparaît. Il y a dans les montagnes du canton des lacs plus petits, et pour la plupart abondans en truites; on en trouve trois de suite, dont l'inférieur, entouré de forêts et de rochers, porte une petite île boisée; au-delà de ce lac on voit une belle cascade avant d'arriver aux deux autres lacs qui restent gelés jusqu'au milieu de l'année.

Le Rhin, qui côtoie le canton du côté de l'est, après être descendu des montagnes des Grisons, pour se rendre au lac de Constance, coule avec trop de rapidité dans cet espace, et charie trop de gravier et de débris de roches pour être utile à la navigation : les bateaux du lac de Constance ne le remontent que jusqu'à Rheinek; mais les radeaux continuent de le remonter jusqu'à Coire,

dans le canton des Grisons. Les débordemens de ce fleuve désolent quelquefois les habitans riverains. L'intérieur du canton est arrosé en grande partie par la Thur, qui prend naissance dans le pays de Toggenbourg, et se rend de ce canton dans la Turgovie. En général le canton de Saint-Gall ne manque pas de rivières et de moyens de communication par eau ; il touche aux lacs de Constance, de Wallenstædt, de Zurich, au Rhin et au Linth ; la Seez, qui se jette dans le lac de Wallenstædt, arrose toute la partie méridionale : le saumon y pénètre depuis la mer. Par les lacs surtout, le canton correspond avec l'Allemagne et avec le reste de la Suisse.

C'est ce qui facilite l'écoulement des produits d'industrie que fournit une partie du canton, tandis que l'autre se livre davantage à la vie pastorale. Dans le Toggenbourg et le pays de Sargans, on

file et façonne beaucoup de coton, et l'on brode des mousselines. Les villes voisines du lac de Constance, telles que Rheinek et Rorschach, ainsi que la ville de Saint-Gall, servent d'entrepôt à ces marchandises. L'agriculture fleurit dans les campagnes du nord; les maisons y sont entourées de vergers, et les grandes routes paraissent traverser un jardin continuel.

Quelques districts ont des vignes, surtout celui de Sargans, et la vallée arrosée par le Rhin; mais le produit en est de peu de valeur, et la majeure partie de la population fait usage du cidre pour boisson ordinaire, et du kirsch pour boisson spiritueuse: les bois de merisiers couvrent les vallées et les pentes des montagnes. Les fromages, le beurre, les bestiaux, les peaux vertes, le bois: voilà les articles d'exportation des montagnards. Dans le pays de Sargans il y a des communes qui entre-

tiennent dans des jardins les escargots dont on fait usage pour la nourriture, tant en Suisse qu'en Allemagne, pendant le carême. Il y a de bonnes mines de fer sur le mont Gonzen, au-delà du village de Flums : on les regarde même comme les plus riches de la Suisse ; mais on a cessé de les exploiter, et le gouvernement ne fait rien, ou n'a pas assez de moyens pour encourager à la reprise des travaux. On trouve encore du charbon de terre et du salpêtre.

Le canton abonde en eaux minérales; mais il n'y a que celles de Pfeffers qui aient de la réputation et qui attirent les étrangers. Rien de plus affreux que le site de ces eaux. Qu'on se figure une gorge profonde et étroite entre des rochers escarpés, et une rivière ou plutôt un torrent, la Tamine, qui se précipite avec fracas au fond de ce sombre ravin. C'est sur le bord de ce torrent que les eaux de Pfeffers sourdent de la

terre. Il a fallu un hasard pour découvrir des sources salutaires au fond d'un abîme presque inaccessible : on attribue cette découverte à un chasseur du onzième siècle, ou, selon d'autres, du treizième. Elles eurent, dès le moyen âge, la vogue, quoiqu'il fallût alors du courage pour en approcher; c'est par le moyen d'échelles, de cordes, et d'un pont suspendu qu'on franchissait les roches et les précipices pour arriver à la fontaine. « On exposait sa vie pour la prolonger», comme dit un auteur du seizième siècle qui avait visité ces bains. De peur de vertiges, les malades se faisaient bander les yeux en descendant au fond de l'abîme; on parlait même de spectres qu'on apercevait dans l'obscurité produite par les roches et les arbres qui couvraient le précipice (*).

(*) Un envoyé de France en Suisse, Charles Pascal, a fait sur Pfeffers un poëme latin où l'on lit ceci :

En 1630, on fut assez avisé pour rendre les visites des malades plus commodes. On conduisit les eaux thermales par le moyen de tuyaux dans un lieu plus accessible, où l'on bâtit des hangars. Au dix-huitième siècle l'abbaye de Pfeffers, située dans le voisinage, et propriétaire des sources, fit encore plus: des roches sautées élargirent l'emplacement des bains, que l'on agrandit considérablement : aujourd'hui les deux maisons ou auberges peuvent contenir trois cents voyageurs. Les eaux, dont la chaleur est de trente degrés Réaumur, en sortant de terre, n'en perdent qu'un degré dans le trajet jusqu'à la piscine : sans odeur, sans goût et sans couleur, elles passent pour très-efficaces dans les

---

Est locus in Rœtis vasto mirabilis antro.
Antrum muscosis introrsùm rupibus horret;
Umbrarum et noctis facies hìc plurima sese
Densat, et in tenebris volitant errantia spectra.

suite des temps. On dit que les premiers abbés de Saint-Gall étaient très-pieux ; ceux du moyen âge et des siècles suivans étaient des suzerains arrogans et des moines superstitieux. Leurs vexations firent soulever les pâtres appenzellois, qui aimèrent mieux combattre les troupes d'Autriche appelées au secours du despotisme abbatial, que de se soumettre plus long-temps à un joug insupportable. La ville de Saint-Gall même eut de longs démêlés avec l'abbé, et il lui fallait une constance inaltérable pour préserver ses franchises des atteintes de ce petit suzerain mitré. Il était défendu aux sujets de l'abbé d'émigrer ni d'épouser des femmes étrangères : à leur mort on forçait la famille à payer un impôt qu'on appelait la *monnaie des défunts*, avant de lui accorder la faculté d'enterrer le cadavre.

La réforme de Luther fit de nombreux

partisans dans un pays où le régime monacal était si oppressif; cependant ce régime a laissé de longues traces dans les pratiques superstitieuses et dans les préjugés aveugles qui règnent encore, dans les confréries, les pélerinages, etc. Il n'y a pas long-temps que les capucins gagnaient assez d'argent, en bénissant les écuries et le bétail. La ville de Saint-Gall avait fini par se soustraire entièrement à l'autorité de l'abbé et par se régir elle-même. Vers la fin du dix-huitième siècle, l'abbaye se composait d'environ soixante-dix moines; l'abbé envoyait à la diète un représentant qui avait le titre de *landshosmeister* ou grand-maître. L'abbé avait le titre de prince, autre contre-sens dans la confédération; et ce prince avait sa petite cour, où il ne manquait rien pour imiter les grandes, pas même un grand maréchal. L'abbé avait aussi sa politique particulière, qui consistait à ad-

mettre peu de fils indigènes dans son couvent, et à donner les charges administratives également à des étrangers. A l'égard des sujets, l'abbaye avait presque autant de prétentions que celle de Saint-Claude en France; elle assujétissait les paysans aux corvées, et leur prenait le fruit de leur sueur. Au commencement de la révolution française, quand les droits de l'homme furent réclamés, les communes opprimées de Saint-Gall dressèrent une liste de leurs griefs, et en énumérèrent soixante; l'abbé se hâta d'abolir la servitude, et de rendre aux communes le droit de se rassembler et de nommer leurs autorités municipales; mais les moines protestèrent contre ces concessions, par un acte secret que leur mauvaise foi comptait produire dans des jours plus opportuns. Ces jours n'arrivèrent pas, heureusement pour les communes. La révolution, ayant éclaté aussi en Suisse,

fit disparaître un établissement qui n'avait plus de consistance que par son antique autorité ; il se forma dans le pays de Saint-Gall un gouvernement semblable à celui des autres cantons, moins libre que celui des cantons démocratiques, mais aussi moins oligarchique que celui de Berne ou d'autres cantons soumis à l'aristocratie. Le grand conseil du canton, dont la population est d'environ cent trente-quatre mille habitans, tant catholiques que protestans, se compose de cent cinquante membres, savoir : quatre-vingt-quatre catholiques et soixante-six réformés. Renouvelés par tiers tous les trois ans, ces cent cinquante membres sont élus de trois manières différentes, en sorte que le peuple y a la moindre part : cinquante-un membres sont choisis directement par les citoyens des districts ; la nomination de quarante-neuf autres membres dépend des colléges électo-

raux ; enfin le grand conseil s'est attribué la faculté de choisir lui-même cinquante collègues sur une liste de candidats, présentée par un collége électoral du canton, où il n'entre guère que des fonctionnaires publics. C'est le grand conseil qui nomme le petit conseil et le tribunal d'appel, l'un et l'autre pour neuf ans. Un conseil d'éducation dirige l'instruction de la partie réformée de la population. La ville de Saint-Gall jouit d'un faible privilége, relativement au nombre des députés qu'elle élit, et qui est de huit. Les communes s'administrent elles-mêmes.

C'est dans l'ancien palais abbatial de Saint-Gall que siége le gouvernement ; la jolie église de cette abbaye forme maintenant la paroisse catholique ; celle de Saint-Laurent est la paroisse des réformés : il y a quelques autres églises moins grandes. L'ancienne bibliothèque de l'abbaye, riche en ma-

nuscrits, a conservé son emplacement; c'est une des plus belles collections littéraires qu'il y ait en Suisse. La bourgeoisie de Saint-Gall possède une autre bibliothèque, celle de Watt ou Vadian, déposée au gymnase ou ancien couvent de Sainte-Catherine. Vadian, bourguemestre de Saint-Gall, était à-la-fois poëte, historien, philologue, en un mot un esprit universel, et il avait recueilli une grande quantité de documens intéressans. Au reste, la ville a peu d'établissemens publics; l'hôtel-de-ville, qui orne la grande place, l'arsenal, l'hôpital, la maison des orphelins : voilà les principaux. Les maisons de Saint-Gall sont, pour la plupart, bâties dans l'ancien goût; mais les rues sont assez larges, propres et bien arrosées. La situation de Saint-Gall est charmante : des maisons et des plantations couvrent les collines verdoyantes entre lesquelles la ville est située; de-

puis la disette de 1816 et 1817, une partie des prairies qui étaient employées aux blanchisseries, avant l'invention du blanchiment par le moyen de la vapeur, a été convertie en jardins potagers; des moulins animent les bords de la Steinach, qui coule dans un ravin en faisant plusieurs chutes. Huit blanchisseries donnent l'apprêt aux toiles de lin et de coton : en 1819, on y a blanchi deux mille trois cents pièces de toile de lin. Saint-Gall, peuplé de neuf mille habitans, est l'entrepôt du fil de coton anglais, des mousselines et autres étoffes de coton, ainsi que des broderies que l'on fabrique dans les villes et campagnes du canton et de l'Appenzel. Cette industrie répand beaucoup d'aisance dans le pays, surtout quand le commerce n'éprouve pas d'obstacles. En ce moment, la moitié des filatures est sans occupation.

Les Saint-Gallois sont laborieux, et

presque tous ceux qui ont de la fortune la doivent à leur travail. D'après un usage antique, ils forment des espèces de confréries ou associations qui se réunissent une fois l'an pour se divertir, qui ont des caisses servant à des divertissemens, ainsi qu'au secours des confrères tombés dans l'indigence, et dont le fonds échoit au dernier survivant de la confrérie. Quelquefois ces associations dégénèrent en coteries, et exercent une influence plutôt nuisible qu'utile dans les élections des représentans du canton ou de la commune.

Rorschach est un gros bourg bien peuplé et bien bâti sur le lac de Constance. Il rappelle, par l'aspect riant de ses maisons, les villages hollandais habités par des commerçans. Il a un petit port pour la navigation du lac, un magasin de grains et une blanchisserie de cire. Les jeudis il s'y tient un gros mar-

ché. En 1489, l'abbé Ulric de Saint-Gall, dont l'esprit turbulent avait aigri les Saint-Gallois et les Appenzellois, bâtit dans ce lieu une nouvelle abbaye qui, selon l'usage du temps, devait servir de fort. Les paysans, irrités de voir s'élever une nouvelle place forte pour les maintenir sous la domination abbatiale, vinrent prendre d'assaut le nouvel établissement, et le détruisirent; mais les cantons alliés, adroitement sollicités par l'abbé, intervinrent, et, par un traité, il fut convenu qu'il pourrait rétablir son édifice. Le temps en a presque effacé les traces; et aujourd'hui ce n'est plus par des moines, mais par des négocians que fleurit le bourg de Rorschach. De jolies maisons de campagne et de vieilles ruines de résidences féodales, ainsi que des hameaux bien bâtis, ornent les bords du lac des deux côtés du bourg.

Rheinek, à l'entrée de la longue

vallée du Rhin, fait un grand commerce de transit, étant situé à une lieue au-dessus de l'embouchure du Rhin et du lac. Dans la plupart des villages du nord, nous trouvons des fabricans; ceux de Gossau, non loin de Saint-Gall, fabriquent des toiles et des étoffes de coton. La petite ville de Weil ou Wyl a également des fabriques de ce genre, et en outre un couvent de capucins et un autre de religieuses.

Le petit pays de Toggenbourg, aujourd'hui si paisible et uniquement livré à son industrie, faillit devenir, au commencement du dernier siècle, le sujet d'une querelle générale en Europe. Ce pays avait autrefois des comtes, et jouissait des droits reconnus authentiquement par ses seigneurs. Ceux-ci avaient vendu ensuite le comté à l'abbé de Saint-Gall; c'était bien assez pour les Toggenbourgeois d'être vendus : l'abbé de Saint-Gall voulait leur enle-

ver aussi leurs droits civils, et les traiter en serfs. Cette injustice les révolta : étant pour la plupart protestans, ils invoquèrent la protection des cantons professant la même religion ; de son côté, l'abbé ne rougit pas de s'adresser à l'Autriche pour faire déclarer le Toggenbourg fief de l'empire. Les vrais Suisses s'indignèrent de cette intervention étrangère : Zurich et Berne mirent sur pied une armée considérable. Le pape, la France et l'Autriche encouragèrent les cantons catholiques à secourir l'abbé. Jamais peut-être tant de Suisses n'avaient été sous les armes, et une guerre civile éclata dans presque toute la Suisse. L'Angleterre et la Hollande empêchèrent les puissances catholiques d'y prendre part.

Les troupes protestantes envahirent les états de l'abbé de Saint-Gall, qui s'était enfui en Allemagne, et y mourut dans un exil qu'il avait provoqué.

Son successeur reconnut enfin les droits des citoyens du Toggenbourg, garantis par Zurich et Berne, et la paix fut signée en 1718, dans la ville d'Aarau. Aujourd'hui il règne dans le Toggenbourg une industrie active ; le joli village de Floweil, la petite ville de Lichtensteig, et autres lieux, fabriquent des mousselines. Le haut Toggenbourg fait beaucoup de mouchoirs. La vallée du Rhin a des habitans non moins industrieux ; la petite ville d'Altstædten, bâtie sur la pente d'une montagne, se livre à la fabrication et au commerce, surtout du fil et du bétail. Le district de ce nom est rempli de jolies maisons de plaisance : les villages présentent un aspect agréable.

Dans le district de Sargans, on remarque la petite ville commerçante du même nom, au pied du mont Scholl, sur lequel était bâti le château-fort des anciens comtes de Sargans ; à quelque

distance de là, les comtes de Werdenberg possédaient aussi un château; tout le pays était hérissé, dans les temps féodaux, de places fortifiées. On trouve, dans le district de Sargans, plusieurs sources d'eau sulfureuse; on n'en fait presque aucun usage, vu que les bains de Pfeffers suffisent aux besoins des habitans.

Du côté du lac de Zurich on remarque la petite ville de Rapperschwyl, bâtie à l'endroit où le lac se resserre au point qu'on a pu jeter un pont d'une rive à l'autre; ce pont a dix-huit cent cinquante pieds de long. Le vieux château des comtes de Rapperschwyl, jadis très-puissans seigneurs en Suisse, se voit encore au-dessus de la ville. Les chroniques racontent qu'au onzième siècle le comte Rodolphe avait une femme plus belle que sage, qu'il aimait tendrement. Revenant d'un long voyage, il fut abordé par son châtelain qui pré-

tendait avoir de grandes révélations à lui faire ; il s'agissait de la conduite de la jeune suzeraine pendant l'absence du mari. Celui-ci répondit qu'il écouterait tout, à moins que ce ne fût contre sa bien-aimée. Le châtelain, en homme prudent, se borna alors à conseiller à son seigneur de bâtir une ville et un château à l'endroit où le lac de Zurich était le plus étroit, afin d'être maître de la navigation ; ce qui fut fait, et ce qui donna moins de soucis au comte de Rapperschwyl que s'il avait fallu punir l'infidélité d'une épouse qu'il aimait.

Dans le siècle suivant, une comtesse de Toggenbourg, de la même famille et du même canton, ne fut point traitée avec cette indulgence, quoiqu'elle en fût plus digne. Un corbeau avait enlevé, dit-on, par une croisée ouverte, la bague d'alliance de la comtesse Ida ; un valet du comte, l'ayant trouvée, la

ramassa et la mit à son doigt. A la vue de cette bague, le comte soupçonne sa femme de trahison, et, ne pouvant dompter sa fureur, il fait précipiter Ida de la cime du château dans les fossés, et traîner le valet à la queue d'un cheval sur les rochers. Cependant la comtesse, tombée sur des broussailles, n'était pas morte de sa chute : elle se retira dans les déserts, et vécut de racines sauvages. Son innocence et son séjour furent découverts : le fougueux et cruel époux voulut réparer ses torts ; mais la comtesse préféra terminer ses jours dans un couvent.

Uznach, petite ville au bas d'une montagne, a aussi des restes d'un vieux château ; les Zurichois, commandés par Rodolphe de Habsbourg, l'assiégèrent en 1267 ; pour les narguer, la garnison leur jeta des poissons frais. Rodolphe en conclut qu'ils avaient une issue secrète pour pêcher dans

l'Aa, qui coule au bas du fort; on la découvrit, et elle servit à introduire les troupes qui détruisirent ensuite le château.

CANTON DE FRIBOURG.

Le pays de Fribourg touche d'un côté au lac de Neufchâtel et au canton de Vaud, et de l'autre à celui de Berne : il est donc placé entre le Jura et les Alpes ; ces deux chaînes étendent des ramifications dans le canton ; ce sont le petit Jorat et une branche du Stockhorn bernois. A Châtel-Saint-Denis, les Alpes et le petit Jorat se rapprochent, et ne sont guère séparés que par la Vavayse. Le midi et le sud-ouest du canton sont tout hérissés de montagnes et rochers, qui pourtant ne s'é-

lèvent pas au-delà de six mille pieds. Du marbre, du calcaire, de la pierre à fusil, du tuf, du gypse, de l'argile jaune ou rouge, etc., voilà les masses dont se composent ces montagnes. Mais ce qui rend les hauteurs fribourgeoises encore plus importantes pour les habitans que ces minéraux, ce sont les beaux pâturages qui en couvrent les flancs, ou qui se prolongent dans les vallées entre les coteaux. C'est là ce qui constitue la vraie richesse des Fribourgeois, et donne lieu à sa principale occupation, l'entretien du bétail et la confection du fromage.

La partie septentrionale du canton, étant bien moins montagneuse que le nord, possède plus de terres labourables, et jouit d'une température plus douce. La récolte est ordinairement suffisante pour les besoins du canton; on exporte du bois scié en planches ou équarri pour la France, d'où, à son

tour, le canton tire tout le sel dont il a besoin. On cultive beaucoup de fruits, du tabac, du lin et du chanvre.

Cependant la première ressource est toujours le bétail. Environ douze mille vaches fréquentent les pâturages des Alpes, tous les ans, du 15 mai au 9 octobre. On évalue le produit de chacune à deux quintaux de fromage; en sorte que tout le revenu des vaches laitières se monte à vingt-quatre mille quintaux. On n'a compris dans cette évaluation que le fromage destiné à l'exportation; il s'en consomme en outre, dans le canton, une grande quantité, surtout de l'espèce appelée *vacherin*, qui n'est pas d'une longue conservation, et dont on fait un mets habituel, la *fondue*. On fait en outre beaucoup de fromage de chèvres. C'est sur la chaîne des monts de Gruyères, longue de dix lieues et large de quatre, que se font les fromages de ce nom. Les Alpes

de Charmey en fournissent les meilleurs ; les pâtres louent souvent les pâturages et les vaches pour la belle saison ; les fromages, façonnés dans les chalets des hauts pâturages, s'envoient ensuite dans les vallées et régions inférieures pour y être salés. Les Alpes les plus élevées, étant couvertes des plantes les plus aromatiques, donnent aussi les fromages les plus savoureux. Les montagnes du Fribourg sont riches en plantes ; et, sous ce rapport, elles cèdent peu aux cantons les plus montagneux de la Suisse.

Quoique les fromages soient moins exquis sur les montagnes peu élevées, appelées dans ce pays *Gîtes*, et en patois *Dgîthes*, on aime néanmoins aussi les pâturages de ces montagnes, parce qu'on peut en faire usage plus longtemps, et que, par conséquent, le produit en est plus considérable. La beauté du bétail fribourgeois est con-

nue; c'est là le principal objet de l'attention et des soins des habitans des campagnes, et même des villes. Pour le reste, il règne une négligence presque générale. On fait du vin médiocre, on ménage mal les forêts; les routes sont en mauvais état: on ne tire qu'un faible parti des productions rurales qui pourraient alimenter les fabriques, telles que les peaux de bestiaux, la laine, etc. Le peuple montre beaucoup d'inertie, n'a point d'esprit public, est intolérant et superstitieux, et tient à chômer toutes les fêtes de l'ancien calendrier; il perd par conséquent une bonne partie de l'année; il est attaché aux vieux usages, et accueille mal toutes les améliorations, tous les nouveaux procédés. Dans les derniers temps, des amis de l'humanité ont essayé d'éclairer le peuple, en instituant de bonnes écoles; mais les jésuites ont réussi à s'emparer de nouveau de la

haute instruction; il est probable que leur influence s'étendra jusqu'à l'instruction primaire; d'après une ordonnance du gouvernement, le clergé est d'ailleurs spécialement chargé de la surveillance des écoles. En général, dans le canton de Fribourg, le clergé exerce beaucoup d'autorité. On a vu naguère l'évêque faire la chasse à tous les exemplaires des œuvres de Voltaire et de Rousseau, qui se trouvaient chez les libraires; cette persécution, qui ne serait pas tolérée dans un royaume constitutionnel, est odieuse dans une république, telle que Fribourg prétend l'être.

Le patriciat a usurpé le pouvoir à Fribourg comme à Berne : les guerres de la révolution française avaient mis fin à son règne, et introduit une égalité parfaite des droits de toutes les communes; mais, depuis que l'acte de médiation a été imprudemment détruit

en 1814, le patriciat est ressuscité, et blesse de la manière la plus ouverte les droits des communes fribourgeoises. D'après la constitution précédente, le grand conseil se composait de soixante membres; c'était bien assez pour un aussi petit pays. Maintenant il existe, pour une population de soixante-dix mille âmes, une légion de conseillers qui doivent leurs titres à quelques familles électorales. La bourgeoisie de la ville de Fribourg est divisée, comme dans les temps féodaux, en gros et en petits bourgeois. Les premiers jouissent des priviléges des patriciens; pour cela il faut qu'ils possèdent cinquante mille francs de biens. A l'exclusion du reste de la bourgeoisie, les patriciens seuls nomment cent huit membres du grand conseil; tout le reste du canton n'en nomme que trente-six, encore cette dernière élection se fait-elle par les fonctionnaires municipaux : en sorte

que le peuple est réellement exclu des élections par la constitution de 1814. Le petit conseil, composé de vingt-huit membres, y compris les deux avoyers, se tire du grand conseil, et se divise en deux sections, le conseil d'état et le tribunal d'appel. Ce petit conseil nomme lui-même les membres qui doivent en faire partie; c'est encore un étrange privilége dans une république. Le grand conseil nomme les sept membres du tribunal de censure, obligé par le but de son institution à veiller à-la-fois sur le maintien de la constitution et des bonnes mœurs. A cet effet, il s'assemble tous les ans, le jour anniversaire de la bataille de Morat, pour examiner la conduite publique et même privée de chaque membre du grand conseil; il a droit d'éliminer ceux contre lesquels il s'élève de fortes plaintes. Un membre du grand conseil qui prendrait vivement la défense du

peuple contre les patriciens courrait grand risque d'être condamné par ce tribunal. Le droit de censure paraît plaire beaucoup au gouvernement fribourgeois ; car le grand conseil se l'est réservé aussi contre les membres du petit conseil. Au lieu de créer cette institution singulière, qui n'atteint pas du tout le but qu'on s'était proposé, on aurait mieux fait d'établir la liberté des élections ; la censure aurait appartenu alors au peuple, qui aurait puni les mauvais représentans, en ne les réélisant pas.

Les patriciens ne se sont pas contentés d'enlever au peuple ses droits civils : ils le gênent jusque dans ses réjouissances : ils lui défendent de danser en public, hors les noces, le lundi et mardi gras, et la fête de la dédicace des églises ; encore faut-il que toute joie cesse dès que huit heures sonnent. Ces jours, les pauvres habitans se dédommagent de

la contrainte absurde que leur impose la rigidité du patriciat pendant le reste de l'année ; tout le monde danse, tout le monde oublie les petits seigneurs qui gouvernent ce petit pays. L'idée de la danse s'est tellement associée dans l'esprit du peuple avec celle de la fête de la dédicace, qu'il ne l'appelle que la *dédicace générale des danses ;* effet plaisant du décret bigot de ses maîtres. Les noces sont, par la même raison, des occasions de fêtes ; on y voit souvent réunies plus de cent personnes ; les musiciens jouent à ces noces une marche, qu'on peut appeler locale, puisqu'on ne l'entend que dans ce canton.

Quant aux chansons fribourgeoises, elles sont généralement sur des airs tristes et monotones, et les paroles valent encore moins que les airs ; il faut en excepter quelques rondes en patois, ou *coraules*, où il y a du moins

plus de gaîté et de rhythme que dans les autres chansons, quoiqu'elles ne brillent guère par la richesse de la poésie. Mais elles servent à égayer le peuple, surtout dans les soirées d'été; c'est un grand mérite dans ce canton, où le patriciat n'est rien moins que gai.

Dans la partie du canton où l'on parle *romand*, il règne plus de vivacité et d'activité chez les habitans que dans celle où l'allemand est la langue dominante. Le romand, qui ressemble sous plusieurs rapports au patois français, peut se diviser en trois dialectes : celui du haut-pays ou le *gruyerin*, celui du moyen-pays ou *lo quetzo*, et celui du pays-bas ou *lo broyar*. Le dernier, qui se parle le mieux à Estavayé, sur le lac de Neufchâtel, est le plus doux. *Lo quetzo*, qui désigne le patois de la partie moyenne de Fribourg, est le mot que l'on donne aussi à l'habitant de cette contrée; il signifie

littéralement, le tiède. Le langage des montagnards, surtout à Lessoc et Montbovon, est le plus rude et le plus abondant en mots d'origine étrangère; on y rencontre des restes de latin et d'italien, et des mots qui ne se rapportent à aucune des langues du voisinage. *Nos irans*, *vos iras*, *gl'irant*, rappelle évidemment la conjugaison latine *eramus*, *eratis*, *erant*; la plupart des mots féminins sont terminés en *a*, comme en latin, en italien et en provençal : *damna*, du latin *domina*, est la mère; comme *segna*, de *senior* ou *signor*, est le père; *nion*, de *nemo*, personne; la vache est *armallie* ou *ermallie*; *bacon* est le lard, comme *beacon* en anglais est le jambon. On prononce le double *t* à peu près comme dans quelques langues du nord on prononce le *th* ou le *d* du milieu.

La vie pastorale, qui est celle de ces montagnards, a beaucoup de mots

particuliers ; par exemple : *bagne*, petite vache ; *djeinthe*, revenu que procure une vache; *dietzo*, vase large, mais peu profond, pour conserver le lait ; *intzotounazo*, pâturage d'été ; *poyir*, partir avec le troupeau pour le faire paître; *toura*, vache de deux ans; *tomma*, fromage maigre; *zau*, pâturage boisé dans les montagnes ; *zigno*, valet des chalets.

Voici les premiers couplets d'une coraule ou ronde fribourgeoise en romand :

1. Ingrat, te t'is deshonora,
T'as touma tot toun œls ;
Te m'avés tant et tant zoura
De m'itre adi fidélo.
Valet trompiau ! qu'est devignu
Lo teim d'otrèvei que gl'ai yu ?

2. Quand gl'allavo deso l'ormi
Dansir dessu l'herbetta,
Rein à tès e n'ire plie bi
Que ta bouna Nanetta.
Valet trompiau ! etc.

3. Quand nos irans basper staufins
Avuai noutrès ermaillès,
Te mè parlavè, m'in sovins,
Totèvi dè fermailles.
Valet trompiau! etc.

C'est-à-dire littéralement :

1. Ingrat, tu t'es déshonoré,
Tu as versé toute ton huile (tu as tout gâté);
Tu m'avais tant et tant juré
De m'être toujours fidèle.
Garçon trompeur! qu'est devenu
Le temps d'autrefois que j'ai vu?

2. Quand j'allais sous l'orme
Danser sur l'herbette,
Rien à tes yeux n'était plus beau
Que ta bonne Nanette.
Garçon trompeur! etc.

3. Quand nous étions là-bas dans ces prés
Avec nos vaches,
Tu me parlais, je m'en souviens,
Toujours de fiançailles.
Garçon trompeur! etc.

Ces *valets trompiaux* ont l'habitude de faire à leurs *Nanettes* des visites

nocturnes, ainsi que cela se pratique ailleurs en dépit de tous les réglemens de police qui contrarient cet usage. Ils sont fiers de porter un chapeau, que leurs maîtresses ont couronné de fleurs artificielles.

Il règne aussi quelque variété dans la manière dont on parle l'allemand. Au district de Morat, qui est seul de la religion réformée, on le parle comme dans le pays de Berne; il est plus pur dans le langage du pays de Bellegarde, où le peuple diffère sous plusieurs rapports du reste des Fribourgeois. Une tradition vague le fait dériver d'une colonie saxonne. On remarque en général que beaucoup de Français, Allemands et Italiens, ainsi que des Suisses des autres cantons, se sont établis dans celui de Fribourg.

Dans la partie allemande, la parure des jeunes femmes consiste en une coiffure droite, entrelacée de fleurs artifi-

cielles et de fil d'argent, une fraise de toile bleue, un habillement noir et écarlate, un corset bigarré, une chaîne en argent avec un *agnus Dei*, etc. Leur costume de deuil a aussi quelque chose de particulier : un drap blanc enveloppe leur tête et cache la partie inférieure du visage ; au-dessous d'un mantelet de drap noir, elles portent un jupon et un tablier de la même couleur.

Fribourg, chef-lieu du canton, est bâtie dans une vallée étroite sur les bords de la Sarine, et en partie sur un rocher de pierre sablonneuse presque coupé à pic dans divers endroits. Il en résulte que beaucoup de maisons sont pour ainsi dire sur le bord d'un abîme, et qu'une des rues passe presque sur le toit des maisons d'une autre rue. L'élévation graduelle et amphithéâtrale des édifices, les nombreuses églises, couvens et clochers, les murs flanqués de tours, enfin la chaîne de rochers escar-

pés qui s'étend, auprès de la ville, de l'est à l'ouest, et sur le haut desquels la ville se termine par la porte du Bourgillon ou Bürglen qu'on dirait suspendue dans les airs; tout cela forme un ensemble assez pittoresque et du moins fort singulier. Malgré le séjour des nobles patriciens dont Friboug fourmille, la ville est mal bâtie, et encore plus mal pavée; et il y a à peu près autant de moines que de patriciens. C'est assez dire qu'il règne à Fribourg plus de morgue et de dévotion que d'industrie. Des plaisans ont prétendu que c'était par antipathie pour les lumières que les magistrats de Fribourg éclairaient si mal le siége du gouvernement. Les promenades ne sont pas mieux entretenues que le pavé et l'éclairage : heureusement la nature peut se passer, dans cette contrée, des soins de la police. Les fontaines ne manquent point à la ville, et tous les quartiers sont au moins

bien arrosés. Si vous demandez à voir les établissemens publics et les curiosités de Fribourg, on vous indiquera la cathédrale, bâtie dans le style gothique, et surmontée d'un clocher très-orné; le collége des jésuites dominant la ville et semblable à une citadelle; l'hôtel-de-ville dans lequel on remarque la salle des Deux-Cents; la chancellerie, puis les couvens des augustins, des franciscains, des capucins, des visitandines, des bernardines, sans compter d'autres églises et chapelles; mais demandez-vous à voir la bibliothèque publique, on vous répond que Fribourg n'en a pas. A quoi bon un établissement semblable? Les Fribourgeois n'ont-ils pas des seigneurs patriciens et des jésuites pour diriger leur temporel et leur spirituel? Il s'était formé par le zèle des citoyens et d'un ecclésiastique, le respectable P. Girard, une grande école d'enseignement public; les intrigues des jésuites et de

leur parti ont réussi à la faire fermer.

Une des familles les plus distinguées de Fribourg est celle des Maillardoz qui se sont fait quelque nom dans la carrière militaire, administrative et diplomatique. Ils ont été élevés, par les rois de France, au rang de marquis, titre que le gouvernement de Fribourg, tout républicain qu'il est, a pourtant reconnu.

Je ne sais s'il est vrai, comme le prétend un voyageur, que les gens du bas de la ville, où l'on parle allemand, n'entendent pas le français de ceux du quartier-haut. Les bourgeois portent toute l'année des manteaux de diverses couleurs; à les voir aller avec ce costume à l'église, on dirait des Espagnols. Autrefois Fribourg avait des manufactures de draps : elles ont disparu; mais les couvens sont restés en dépit des révolutions. On s'occupe à Fribourg et dans les campagnes du canton à tresser des chapeaux de paille. Les tanneries

pourraient être florissantes, à cause de la quantité de bétail que l'on entretient; mais le gouvernement ne sait pas les encourager : aussi les peaux s'exportent pour la plupart, afin d'être tannées à l'étranger. A une lieue de la ville on trouve l'ermitage de Sainte-Madeleine; il a été creusé tout entier dans les roches de grès au bord de la Sarine, il y a un siècle et demi, par un ermite de Gruyères et par un seul compagnon : ils y ont employé dix ans. L'ermitage, long de quatre cents pieds, consiste en une église surmontée d'un clocher de quatre-vingts pieds de haut, des cellules, une cuisine, une cave, etc.; au lieu d'un toit, c'est une forêt qui couvre la demeure des ermites.

Plus loin, en remontant la Sarine, on trouve un autre établissement religieux, l'abbaye d'Hauterive; ce vaste bâtiment est situé dans une presqu'île de la rivière, au fond d'un joli vallon : les

moines y sont bien logés et entretenus avec toute la recherche que l'on connaît à l'ordre des cîteaux. De jolies allées de peupliers, aunes et saules, serpentent le long de la Sarine; auprès du couvent on voit une forge, et un moulin où le blé tombe des greniers par un couloir dans la trémie, se convertit en farine, et passe au four sans sortir du bâtiment.

En continuant de remonter la Sarine, on rencontre le bourg de Corbières qui avait autrefois ses sires, appelés par le peuple les *corberots;* on voit ensuite la petite ville de Bulle, qui n'a qu'un couvent de capucins; et la Tour-de-Trême, autre lieu auprès duquel est la Chartreuse de la Part-à-Dieu. A peu près vis-à-vis de la Tour-de-Trême s'ouvre une jolie vallée arrosée par la Favre. Elle vaut la peine d'être visitée. La situation de Charmey, bourg riche par son commerce de fromages, est belle à cause de

la vue étendue dont on y jouit. Charmey avait autrefois aussi ses seigneurs féodaux, comme la plupart des lieux de la contrée; une colline boisée porte les ruines du château de Montsalvans, qui appartenait à une branche cadette de la maison de Gruyères. On vante la fraîcheur des jeunes filles de Charmey, et en général la beauté des deux sexes; on y trouve aussi plus de politesse et de prévenance que dans d'autres parties du canton, ce que l'on attribue aux relations que les habitans ont avec la France pour le commerce des fromages. Le patois du pays n'est nullement désagréable dans la bouche des jeunes filles de Charmey.

Des prés et des vergers, des hameaux et des fermes entourent le village. Dans les environs la Jonne coule avec rapidité et en bouillonnant entre les blocs de rochers qui resserrent son lit. Voici le conseil qu'un voyageur donne aux

habitans de cette charmante contrée : « N'enviez rien aux autres nations, laissez voyager vos fromages au-dehors ; mais, vous, ne sortez pas de l'enceinte protectrice de vos rochers ; ou, si des affaires indispensables vous forcent d'aller dans l'étranger, regagnez au plus vite vos simples foyers (*) ».

Plus en avant dans la vallée, au milieu des bois et des rochers, on trouve l'ancienne Chartreuse de Valsainte où au commencement de ce siècle, les trappistes enfuis de France sont venus continuer leurs macérations, et apprendre aux enfans du pays des métiers utiles et des pratiques de dévotion qui ne l'étaient pas autant. Le Javroz, qui passe à la Valsainte, descend des hauteurs boisées au-delà de la Chartreuse, pour aller se joindre à la Jonne. La chapelle

(*) *Coup d'œil sur une contrée pastorale des Alpes*, dans le tom. IV du *Conserv. Suisse.*

de Saint-Garin, située dans ces hautes régions, est tous les ans, à la fête de ce saint, la scène d'actes de dévotion des pâtres du pays, ainsi que des combats à coup de poing qui terminent habituellement ce pélerinage, en dégénérant quelquefois en rixes sanglantes.

Si l'on veut traverser les montagnes qui ferment la vallée, on verra, au pied du mont Omeinaz, le lac de ce nom, dont la forme ovale dessinée par la pelouse verte qui le borde, présente un coup d'œil charmant : de hautes montagnes entourent la gorge où il est situé ; des bouquets de sapins sont disséminés sur les coteaux. On y pêche beaucoup de poissons, tels que carpes, truites, brochets et tanches. Sur ses bords croissent, parmi d'autres plantes, l'argentine rouge, le trefle de marais, et la gentiane panniculée à la tige élancée et à la fleur bleu foncé. Un ruisseau qui s'échappe du lac va se

perdre sous une colline. On croit que ses eaux reparaissent dans la source d'un hameau situé au-delà de la montagne. Une source d'eau sulfureuse coule à mi-côte : prise en bains, elle est très-salutaire ; mais le pays offre trop peu de commodité pour le petit nombre de malades qui viennent faire usage de cette eau. Une autre source minérale, dont l'eau est ferrugineuse, jaillit dans le lac même.

Il faut revenir maintenant vers la Sarine, et nous arrêter à Gruyères, petite ville située agréablement sur une hauteur. C'est le centre du pays aux fromages et aux beaux hommes. Comme ils mangent beaucoup de laitage, et qu'ils font maigre presque la moitié de l'année, ils n'abusent pas des viandes salées comme les habitans d'autres parties des Alpes. Mais ils aiment le vin ; et, sous ce rapport, ils sont aussi Suisses que qui que ce soit.

Un bailli réside maintenant dans le château qui était autrefois le siége des puissans et turbulens comtes de Gruyères, maîtres d'un pays de seize lieues de long. Ils guerroyaient fréquemment contre le Valais, contre la Savoie, contre Berne et Fribourg; ils formaient de bons soldats, mais ils désolaient leurs vassaux : à la fin cette maison si redoutable tomba en décadence; et le dernier comte Michel, criblé de dettes par suite de ses prodigalités et de ses galanteries, vendit ses terres aux cantons de Fribourg et de Berne, et mourut en 1570 presque dans la pauvreté. Je doute qu'on ait fait beaucoup de fromages dans le temps du règne féodal des comtes de Gruyères; c'est depuis qu'il n'y a plus de comtes que fleurissent les occupations pastorales dans ces montagnes..

En 1781 le château de Gruyères fut surpris par un parti de mécontens qui

demanda plus de liberté à l'aristocratie fribourgeoise ; celle-ci pour toute réponse appela au secours les troupes bernoises. Les paysans ne purent résister à la force armée, ils furent dispersés, et leur chef, nommé Chenaux, fut assassiné dans la déroute. C'est ainsi que se terminaient dans le dernier siècle la plupart des réclamations des Suisses qui se croyaient opprimés.

Au-delà de Gruyères, les bords de la Sarine sont hérissés de montagnes, parmi lesquelles le Moleron d'un côté, et la Combe de l'autre, se font remarquer par leur hauteur. La Dent-de-Jaman et la Dent-de-Branlaire s'élèvent précisément sur la limite du canton.

Les autres lieux qui méritent une mention, sont, d'abord Châtel-Saint-Denis, petite ville auprès de laquelle est la grande verrerie de Semsale ; puis Romont, autre petite ville qui possède un couvent de capucins, et où se tien-

nent des marchés de chevaux ; Farvagny, bourg dont les habitans s'occupent à tresser de la paille ; Montagny, ville ancienne, détruite en grande partie; Estavayer, sur le lac de Neufchâtel, dans un pays riche en grains ; enfin Morat, petite ville située au bord du lac de ce nom, et célèbre par une des victoires les plus éclatantes des Suisses sur leurs ennemis.

Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, ayant été battu par les Helvétiens, à Granson, fit, en 1476, de grands préparatifs pour se venger de ses ennemis, et vint camper avec une armée formidable auprès de Lausanne. Les Suisses s'étaient brouillés entr'eux au sujet du partage du butin fait à Granson ; mais l'urgence d'une défense générale leur fit oublier leur querelle : Morat et Fribourg reçurent des garnisons des cantons alliés, et leur armée s'ébranla pour marcher au-devant des ennemis.

Charles, brûlant d'envie de se mesurer de nouveau avec les républicains, mit le siége devant Morat, et donna pendant dix jours des assauts, que le commandant, Adrien de Bubenberg, repoussa avec vigueur. L'armée alliée, forte de trente mille fantassins et quatre mille hommes de cavalerie, déboucha, dans la matinée du 22 juin, de la forêt de Morat, sous le commandement de plusieurs chefs, parmi lesquels le duc de Lorraine intéressait par sa jeunesse et ses malheurs. Charles se hâta de ranger son armée, et de la couvrir d'une batterie. Les Suisses s'agenouillèrent pour implorer le secours du ciel ; et comme le soleil, qui jusqu'alors avait été caché par les nuages, se montra tout à coup dans son éclat, un des chefs s'écria : « Le ciel nous prend évidemment sous sa protection. Courage ! levons-nous, et chassons ces tyrans qui ont mis à mort vos frères à Granson ! Allons,

jeunes gens, chassez-les, pour que vos maîtresses ne tombent pas en leur pouvoir ! »

La batterie du duc de Bourgogne fit d'abord de grands ravages dans l'armée suisse ; mais un détachement de celle-ci vint attaquer les Bourguignons sur un des flancs, et porta le désordre dans l'artillerie. Bientôt une même ardeur saisit tous les Suisses ; ils se précipitent sur les ennemis ; la garnison de Morat fait une sortie ; en vain la garde bourguignone et la garde anglaise opposent la plus opiniâtre résistance, tout est culbuté ou mis en désordre. Le duc de Sommerset, voulant couvrir au moins la retraite, est renversé ; Charles, voyant qu'il n'y a plus de salut que dans la fuite, s'échappe avec trois mille chevaux qui se dispersent bientôt : en sorte que toute l'escorte du duc se réduisit à une trentaine d'hommes.

Aux cris de *Granson !* les Suisses

tuèrent tous les ennemis qu'ils purent atteindre, sans faire aucun quartier. Un grand nombre de Bourguignons, Lombards, etc., périrent dans les marais; d'autres s'enfuirent dans toutes les directions. Ceux qui cherchèrent un asile à Genève y furent tués par le peuple.

Les femmes et les valets du camp couraient de tous les côtés, sans savoir que devenir. Un historien suisse parle de deux mille *joyeuses donzelles* qui se trouvaient dans cette bagarre. Le camp fut pillé, et les cadavres de dix mille morts furent dépouillés de tout ce qu'ils portaient de précieux. On les ensevelit ensuite dans de la chaux vive, et on recueillit leurs ossemens pour les déposer dans le fameux charnier de Morat, qui, jusqu'à la fin du dernier siècle, a servi de monument à cette victoire des Suisses. On y plaça une inscription outrageante conçue en ces

termes : *D. O. M. Caroli inclyti et fortissimi ducis Burgundiæ exercitus, Moratum obsidens, ab Helvetiis cæsus hoc suî monumentum reliquit.*

Le célèbre historien, Jean de Muller, observe, au sujet de ce charnier, qu'il n'aurait pas été détruit, et que peut-être on en aurait construit un autre, si les Suisses étaient restés unis comme ils l'étaient en 1476. C'est plutôt l'esprit de domination qu'il faudrait accuser de ce désastre. Si une partie de la Suisse n'avait été sujette de l'autre, elle se serait probablement levée tout entière, lorsqu'en 1798 les troupes républicaines de France pénétrèrent sur son territoire. Ces troupes prirent d'assaut la ville de Fribourg, que défendaient des Bernois et quelques milliers de paysans du canton; elles se portèrent sur Morat, forcèrent le défilé de Gumenen, et détruisirent l'ossuaire

comme pour venger les Bourguignons de l'armée de Charles-le-Téméraire, quoique ce souverain eût fait la guerre au républicanisme. Il est dit dans les rapports officiels que ce furent deux bataillons, composés de soldats nés en Bourgogne, qui effectuèrent cette destruction. Le général Brune l'annonça emphatiquement au Directoire, en ajoutant qu'elle avait eu lieu le jour anniversaire même de la bataille de Morat : c'était un anachronisme; car la bataille avait été livrée le 22 juin, et le charnier fut détruit le 2 mars.

On sait que la défaite de Charles-le-Téméraire, à Morat, l'entraîna dans sa perte. Le duc de Lorraine, à l'aide des Suisses soudoyés par la France, reprit ses états : Charles périt devant Nancy; ainsi la France et la Suisse furent délivrées d'un ennemi redoutable.

CANTON DE THURGOVIE.

La Thurgovie, qui tire son nom de la rivière de Thur, par laquelle elle est arrosée, est le troisième canton situé sur le lac de Constance. La limite du pays longe le Rhin depuis sa sortie du lac jusqu'aux environs de Schaffhouse. Ce que l'on comprenait autrefois sous le nom de Thurgovie, formait presque le quart de la Suisse; le canton qui a conservé la dénomination de l'ancienne province, renferme à peu près soixante-quinze mille habitans. S'il

n'est pas un des plus grands de la Suisse, il en est un des plus fertiles et des moins montagneux; cependant on y trouve peu de grandes plaines; c'est que le sol est entrecoupé de collines de peu d'élévation, dont les pentes sont pour la plupart couvertes de vignes, et présentent un aspect agréable; ces collines haussent à mesure qu'elles s'éloignent du lac de Constance. Dans le midi du canton, où elles sont le plus élevées, elles ont sur leurs sommets et sur leurs flancs de bons pâturages, et des bois d'une grande étendue. En général, ce canton a peu de terrein stérile; l'agriculture y trouve presque partout le prix de ses soins; les vallons offrent une belle végétation, et les champs, ainsi que les prés, sont bordés d'arbres fruitiers : quelquefois des allées de ces arbres se prolongent à travers les campagnes. Aussi le cidre et le vin sont à bon marché, et l'on en

exporte une partie au-delà du lac de Constance, en Souabe. Cependant le vin n'est pas dans tous les districts de la même qualité; celui qu'on récolte sur la rive droite de la Thur, est supérieur au vin médiocre des bords du lac. Indépendamment des fruits dont on extrait du cidre, on en sèche une assez grande quantité pour l'exporter; cet article de commerce passe également en Souabe et dans les cantons voisins de la Thurgovie.

Le sol est encore favorable à la culture du lin et du chanvre; c'est surtout dans le haut pays que le lin se cultive avec beaucoup de soin; on en fait ensuite, dans les divers districts du canton, du fil d'une bonne qualité, et des toiles de diverses espèces.

Ce n'est pas la seule branche d'industrie qui occupe les habitans. A l'exemple des cantons voisins, ils font des étoffes et toiles de coton, surtout des

mousselines et quelques soiries. Sous le rapport des minéraux, le canton est pauvre; on ne connaît point de mines de métaux, ni même d'autres substances minérales, si ce n'est du charbon de terre, mais dont les bancs ont trop peu de profondeur. La tourbe est assez commune dans les lieux marécageux. Quoique le sol produise toute sorte de grains, beaucoup d'habitans sont réduits à se nourrir, une grande partie de l'année, d'une bouillie d'avoine, nourriture qui paraîtrait misérable à des habitans des pays à blé.

Le lac de Constance et la Thur ont d'excellens poissons : venant du canton de Saint-Gall, et étant alimentée par les neiges fondues des Alpes, la Thur charrie dans ses débordemens une quantité immense de gravier, et cause de grands ravages dans les campagnes où elle dépose ce détritus; tandis qu'en hiver et dans les grandes sécheresses de

l'été, son volume d'eau est tellement réduit qu'elle n'est point navigable. La Murg et la Sitter, qui traversent une partie du canton, se réunissent à cette rivière.

On ne trouve pas, au reste, dans la Thurgovie cette quantité de sources qui jaillissent de toutes parts dans d'autres cantons de la Suisse; il y a même des contrées où l'eau est rare, et où les paysans sont obligés de la conserver dans des mares ou des auges pour ne pas en manquer.

La Thurgovie n'a participé que tard de cette liberté, que d'autres parties de la Suisse ont reconquise au prix du sang de leurs habitans. Elle avait été soumise successivement aux maisons de Zæhringue, Kibourg et Autriche; et lorsque la domination de la dernière fut détruite, les cantons qui formèrent la ligue suisse, au lieu d'affranchir la Thurgovie et de l'admettre dans leur ligue,

se substituèrent à l'Autriche, et firent gouverner par un bailli cette province conquise; ainsi ces cantons avaient gardé la liberté pour eux, et étaient seigneurs au-delà des limites de leur canton.

« Les bailliages, sujets de plusieurs cantons à la fois, dit M. Sismondi, étaient peut-être les peuples les plus mal gouvernés et les plus opprimés de l'Europe. Chacun des baillis nommés pour douze ans, alternativement par les cantons souverains, changeait de système, de favoris et de préjugés; tour à tour catholique ou protestant, paysan, bourgeois ou gentilhomme, il prenait le plus souvent à tâche de détruire, par l'autorité absolue dont il était investi, l'ouvrage de son prédécesseur. Cependant ils se ressemblaient presque tous par leur indifférence pour la prospérité du pays qu'ils gouvernaient, par leur igno-

rance, leur cupidité et la vénalité de leur justice (*). »

Ce qui aggravait pour la Thurgovie ce joug, c'est que le clergé y partageait la souveraineté avec les républicains du dehors; l'évêché et le chapitre de Constance, les abbés de Saint-Gall et de Fischingen, y exerçaient tous des droits souverains. La noblesse avait été trop fière pour se soumettre à la juridiction de républiques voisines. Après la conquête, la plupart des nobles avaient émigré pour la Souabe; les autres étaient tombés dans l'obscurité. Il reste encore beaucoup de leurs châteaux.

L'époque de la révolution fut aussi celle de la délivrance de la Thurgovie: elle devint aussi indépendante que les cantons qui l'avaient opprimée au nom

(*) *Revue Encyclopédique*, tom. XXI. Février, 1824.

de la liberté, et se donna un gouvernement.

D'après la constitution de 1814, le grand conseil est de cent membres, et le petit de neuf. Au lieu de faire élire tous les députés au grand conseil par le peuple, on a réservé une bonne part des élections à l'aristocratie. Le peuple ne nomme directement que trente-deux représentans pour autant de cercles, dans lesquels le canton est divisé; chaque cercle présente en outre trois candidats; le grand conseil s'est attribué le droit de choisir vingt-quatre de ces candidats pour se les adjoindre. Ce n'est pas tout: il choisit encore douze membres sur une liste de candidats que lui présente une commission composée de trois membres du petit conseil, et de six du grand. On devrait croire que c'est bien assez d'élections indirectes; mais les législateurs ont inventé quelque chose de mieux pour dénaturer la

représentation nationale. Quand toutes ces nominations sont faites, il se présente encore un collége électoral, auquel la constitution accorde le pouvoir de nommer de son chef trente-deux membres du grand conseil, et ce collége se compose du petit conseil, de neuf membres du grand, puis de seize principaux propriétaires. Il faut que l'influence du peuple ait inspiré de grandes craintes à l'aristocratie suisse, pour l'engager à restreindre jusqu'à ce point les droits des citoyens.

Les membres du grand conseil siégent huit ans, et ceux du petit neuf ans sans interruption; en sorte que les élections ont lieu rarement. Quant au régime municipal, il est assez bon : chaque commune a sa municipalité, composée d'un amman et de quatre conseillers au moins, élus par les citoyens actifs pour trois ans; un bailli, nommé par le pouvoir exécutif, fait dans chaque cercle

les fonctions de commissaire du gouvernement. Un quart au moins du grand conseil, et un tiers du petit, doivent être composés de catholiques; le reste se compose de protestans.

Les premiers ont quelques couvens dont l'existence a été garantie par la constitution ; ce sont des restes des nombreux établissemens ecclésiastiques qui encombráient autrefois ce pays généralement pauvre.

Frauenfeld, chef-lieu du canton, n'est qu'une petite ville bâtie sur une hauteur auprès de la Murg. Le vieux château qui la domine atteste la domination humiliante que les autres cantons exerçaient autrefois sur la Thurgovie, puisque ce château était le siége du bailli, par qui ils faisaient gouverner le pays. L'hôtel-de-ville est un édifice assez considérable, et presque le seul monument, si l'on excepte l'église catholique et celle des protestans, et le

couvent de capucins situé hors de la ville. Frauenfeld n'a une imprimerie que depuis la fin du dernier siècle; auparavant il n'y avoit pas de presse dans le canton; c'est que la ligue qui s'était arrogé la domination de la Thurgovie ne trouvait pas son intérêt à y encourager l'imprimerie. Il y a une manufacture de soierie et quelque commerce; du reste, la ville subsiste de l'agriculture.

Islikon, bourg des environs, a des fabriques assez florissantes; plusieurs châteaux, entre autres ceux de Wellenberg et Sonnenberg, se font remarquer dans le district, ainsi que deux couvens, Dœniken et la Chartreuse d'Ittingen.

Bischofzell, au confluent de la Thur et de la Sitter, est, après Frauenfeld la seule ville de l'intérieur du canton; mais elle est très-petite. Les protestans et catholiques qui l'habitent se servent

de la même église, qui est celle de l'ancien chapitre de Saint-Pélage. La ville a un beau pont de huit arches et de cinq cent quarante pieds de long, que dans le moyen âge une mère a fait construire, depuis qu'un de ses fils avait péri dans la Thur, en traversant la rivière en bateau. Une inscription qu'on lisait autrefois à ce pont, exhortait les passans à réciter un *Pater* pour la fondatrice et ses fils.

A l'extrémité du district, on trouve le bourg manufacturier de Hauptweil avec un château; mais toute l'industrie du bourg est entre les mains d'une seule famille, à laquelle appartiennent toutes les maisons, ainsi que le château. Il est inutile d'ajouter que si cette famille, appelée Gonzenbach, est riche, les habitans sont pauvres.

Si nous suivons les bords du lac de Constance, depuis l'extrémité orientale du canton, nous trouvons en premier

lieu la petite ville d'Arbon, un des plus anciens endroits de la Suisse; les Romains y avaient bâti un fort; les Allemands, qui détruisirent leur domination, renversèrent aussi ce monument de leur règne, ce qui était plus facile que d'en imiter la splendeur.

Le village de Romishorn, bâti sur une langue de terre, passe aussi pour avoir été un lieu romain; on regarde son nom comme une traduction de *cornu Romanorum*. Si les Romains n'y ont pas fait leur séjour, ils ont eu tort; car Romishorn a une situation charmante : la vue y embrasse une grande partie du lac; aussi, dans les temps modernes, on y a bâti un château, et on y a établi une pêche productive.

La route conduit le long du lac, par les bourgs de Munsterlingen et Kreutzlingen, qui ont des chapitres, à la ville de Constance, située hors de la Suisse.

Ce fut dans cette ville que l'empereur Maximilien se prépara, au quinzième siècle, à la campagne contre les cantons fédérés, qu'il voulait soumettre de nouveau à sa domination. Il avait rassemblé vingt mille hommes de tous les coins de l'empire germanique. Les Suisses lui opposaient, du côté de Constance, une garnison de six mille hommes réunie dans le Schwaderloch en Thurgovie. Heureusement pour eux cette armée impériale, ramassée de tous les côtés, manquait de chefs courageux; on prétend qu'ils poussaient la lâcheté jusqu'à se refuser au combat, sous prétexte de n'être venus que pour garder les frontières de l'empire; et que les nobles persuadaient à Maximilien qu'il ne fallait pas compromettre les armes de S. M., en se battant contre cette populace et contre ces paysans de Suisse. Ceux-ci ne se faisaient, en effet, aucun scrupule de poursuivre les nobles et mer-

cenaires de l'empire jusque sous les murs de Constance, quand ils se montraient sur le territoire helvétique. Maximilien, voyant que les paysans tenaient tête à une noblesse altière et à toute son armée, voulut tenter un débarquement sur un autre point des bords du lac; ses troupes firent une descente à Rorschach; la garnison suisse, forte de deux cents hommes, se défendit jusqu'à l'extrémité; quand elle eut succombé, les impériaux brûlèrent la ville : ce fut toute la vengeance qu'ils purent exercer contre les Suisses. Bientôt la nouvelle de la défaite de son armée à Dorneck vint consterner l'empereur et son quartier-général, et lui fit perdre l'envie d'attenter à la liberté helvétique. Les Suisses avaient pourtant fait d'abord une démarche pour détourner l'empereur du projet de les attaquer. Ils lui écrivirent que des ennemis avaient aigri Sa Majesté contre eux; que la Suisse

n'avait pris les armes que pour défendre sa liberté, ainsi que l'avaient fait leurs ancêtres; qu'ils préféraient la voie de la douceur pour s'accommoder avec l'empereur; mais que, si on leur fermait cette voie, ils préféreraient la mort à une paix honteuse. Une jeune paysanne fut chargée de porter ce message au quartier-général : on lui fit attendre la réponse à l'entrée du château. Les valets de la cour, fiers de leur livrée, voulurent s'amuser de la simplicité de cette jeune fille. — Que font, lui demandèrent-ils, les Suisses à leurs postes ? — Ils vous attendent. — Combien sont-ils? — Assez pour vous repousser. — Ce n'est pas répondre ! — Vous auriez pu les compter à Schwaderloch, si la peur ne vous eût troublé la vue. — L'un d'eux, pour lui faire peur, brandissait un sabre, comme pour la tuer. — Grande bravoure, dit-elle, de tuer un enfant! que ne vous mesurez-vous avec nos guer-

riers, qui sauront mieux vous répondre que moi?—Ayant appris que l'empereur ne voulait point répondre aux Suisses, elle retourna chez ses compatriotes.

Depuis Constance, la limite du canton suit cette partie du lac appelée Untersée, d'où sort le Rhin. Steckborn, situé sur cet Untersée, est un lieu fort ancien. On y voit un vieil édifice qui était jadis un château. Le district est rempli de forts délabrés; on les trouve très-rapprochés aux environs de Berlingen; il reste aussi un couvent dans ce district, c'est celui de Kalchern. Entre Steckborn et Constance, on voit quelques lieux avec de vieux monumens. Gottlieben a un château qui a été bâti dans le moyen âge par les évêques de Constance. Ermatingen était un vieux domaine des rois francs: Charles Martel en fit don à l'abbaye de Reichenau.

Sur le Rhin, la Thurgovie possède la ville de Diessenhofen, la plus grande

du canton ; elle a quelque industrie, et aux environs on trouve deux couvens, le Val-de-Sainte-Catherine, et le Paradis, qui peut-être n'en a pas été un pour tous ceux qui l'ont habité. Ce Paradis était d'ailleurs si pauvre, qu'on l'a réuni à l'autre couvent. Tous les autres lieux de la Thurgovie sont petits et de peu d'importance. Pfyn avec un château sur une hauteur au bord de la Thur, avait un camp romain pour surveiller la lisière de la Rhétie, et son nom vient, à ce qu'il paraît, du mot latin *fines*. On a découvert aux environs les restes d'une voie romaine.

Weinfelden, bourg populeux orné d'un château comme la plupart des lieux thurgoviens, subsiste de l'agriculture, du commerce du vin, et de l'industrie. Tobel était autrefois la plus riche commanderie de l'ordre de Saint-Jean en Suisse ; enfin Fischingen est la principale abbaye du canton.

CANTON DE SCHWYTZ.

Au sud du lac de Zurich, jusqu'aux hautes montagnes des frontières d'Uri et de Glaris, s'étend un canton sans villes et sans châteaux, sans industrie manufacturière, et presque sans agriculture, riche en pâturages et habité par des pasteurs; c'est le canton de Schwitz. Ayant été un des premiers à s'affranchir du joug étranger et à fonder la liberté helvétique, il a eu l'honneur de donner son nom à la Suisse; et, ce qui n'est pas moins glorieux pour lui, il a conservé sa liberté jusqu'à ce

jour, comme l'héritage le plus précieux qu'une génération puisse transmettre à celles qui lui succèdent. Tout le canton est montagneux : dans l'intérieur une chaîne hérissée de crêtes de rochers s'arrondit en demi-cercle, et embrasse un district assez considérable ; tandis qu'une vallée contournée comme cette chaîne, et arrosée par la Moutta, occupe l'espace qui sépare des hautes montagnes du nord ce demi-cercle dont les crêtes nombreuses sont dominées par le Bragel, que les neiges couvrent jusqu'au mois de juin, et sur lequel passe une route élevée de cinq mille cent soixante pieds au-dessus de la mer ; les crêtes sont encore dominées par le Nieseren et les deux rochers gigantesques de Miethen, dont le plus grand, haut de cinq mille huit cent soixante-huit pieds, présente des murs escarpés, et des pans énormes dont la vétusté menace ruine.

Ces vieux rocs se dégradent de plus

en plus; dépouillés de terre végétale, ils se fendent et s'écroulent par fragmens. Du côté du lac et du canton de Lucerne, le mont Righi s'élève sur la frontière dans une position isolée, circonstance très-rare dans les Alpes de Suisse: aussi les géologues n'ont pu l'expliquer qu'en supposant qu'une révolution violente de la nature a fait sortir cette montagne de la terre. Semblable par sa forme à un cône tronqué, dont la base est baignée par trois lacs, cette montagne gigantesque est composée de couches régulières et alternatives de grès et de poudding, dans lequel on trouve réunies toutes sortes de pierres des Alpes primordiales. L'intérieur paraît être percé de profondes cavernes; de ce nombre sont la *Baume-des-Frères* (*Bruderbalm*) et le *Trou de Kessis-Boden*, remarquables par leurs stalactites. Une belle végétation en orne les flancs partout où les rochers sont cou-

verts de terre : du côté du sud on voit même prospérer les fruits et plantes du Midi; vers la base fleurissent des figuiers et des amandiers; des châtaigneraies ombragent les petites propriétés, tandis que sur le flanc septentrional, seul côté escarpé de la montagne, les plantes alpines, le rhododendron même, trouvent le climat froid qui leur convient. De tous les côtés de beaux pâturages offrent au bétail des fourrages abondans, et servent pendant la belle saison de séjour aux nombreux troupeaux d'une partie de ce canton et de celui de Lucerne. Sous ce rapport, le Righi vaut des sommes considérables au pays de Schwytz.

Quatre chemins conduisent de la base au plateau qui le couronne; celui de l'ancien village de Goldau en est le plus commode, et on peut le parcourir à cheval. Après avoir monté depuis Lauertz et Goldau, pendant trois lieues environ, on arrive à la chapelle de

Notre-Dame-des-Neiges, située dans un fond qu'on appelle le vallon d'Imsand; un hospice desservi par trois capucins, et quatre maisons de bois très-hautes qui servent d'auberges, composent le hameau. A peine suffit-il en été pour recevoir tous les pèlerins qui font leurs dévotions à la Madone, et tous les curieux qui gravissent le Righi pour jouir d'un des plus beaux points de vue qu'il y ait en Suisse, ou pour se mettre, sous ce climat pur et salubre, au régime du lait. Après les fortes averses, des torrens remplissent du bruit de leur chute les environs de la chapelle; mais, quand les eaux ont disparu, tout est silence sur ces hauteurs, excepté les jours d'été, lorsqu'on célèbre des fêtes à la chapelle, savoir: le 22 juillet, fête des vachers, et 5 août, fête de Notre-Dame-des-Neiges, ainsi que les dimanches, lorsque les auberges servent de rendez-vous aux habitans des chalets.

Depuis Notre-Dame-à-la-Neige jusqu'au haut du Rhigi, il y a une lieue de chemin. On peut choisir entre divers sentiers des pâturages. Pour jouir du lever du soleil sur le point culminant (*Rigiculm*), élevé de cinq mille sept cents pieds au-dessus de la mer, on quitte deux heures avant le jour les auberges de Notre-Dame, à moins qu'on n'ait passé la nuit sur le plateau même qui couronne le Righi, et sur lequel il y a, depuis 1816, une auberge très-fréquentée. Auparavant, le guide précédait les voyageurs, en portant une lanterne, et du bois pour faire du feu sur la cime, où le froid des vents est pénétrant. Maintenant on peut admirer, en robe-de-chambre, et sans sortir de la maison, le beau spectacle du lever et du coucher du soleil. De très-bon matin le voile de la nuit, qui couvrait la contrée, disparaît, et, si le temps est serein, le voyageur a sous ses

pieds un tableau immense, dont sa faible vue ne saurait embrasser tous les détails ni distinguer toutes les beautés. La nappe brillante de quinze lacs, grands et petits, les chaînes des Alpes, le Jura, et même une partie des Vosges, d'immenses tapis de verdure traversés par des cours d'eau qui ressemblent à des fils d'argent; des forêts qui, de loin, ne paraissent être que de sombres taches jetées sur ce vaste tableau; des villages et des hameaux dont les maisons ne sont plus que des points, sont suspendus sur les pentes des montagnes et des collines, ou disséminés le long des filets d'eau qui serpentent à travers les prairies. Les diverses couleurs de ce beau panorama, qu'on a cherché plusieurs fois à figurer en gravure (*), deviennent

(*) Il y a le *Panorama* de l'ingénieur Weiss, gravure longue de sept pieds; celui de Keller, Zurich, 1815, et celui du colonel L. Pfyffer,

plus vives à mesure que le soleil se lève; cependant il y a des parties enfoncées que l'astre du jour n'atteint pas encore, et qui conservent une espèce d'obscurité au milieu de cette clarté croissante.

Vers le midi, l'horizon est borné par les monts gigantesques et les crêtes déchirées des plus hautes chaînes des Alpes, par des cimes couvertes de neige, et par des glaciers qui se confondent avec les nuages. Frappé de ce contraste, l'œil revient avec plus de plaisir au ravissant tableau déroulé au-dessous du spectateur, depuis le pied du mont Righi jusqu'aux provinces de l'Allemagne méridionale.

Ce plaisir acquiert plus de vivacité par l'idée que le canton sur lequel plongent les regards est habité par un

---

Lucerne, 1818. Fuessli et Keller ont publié un recueil de vues du mont Rhigi, accompagnées d'un texte explicatif, par Meyer; Zurich, 1807.

peuple libre et heureux, qui trouve dans la vie pastorale de quoi satisfaire à presque tous les besoins du canton, et qui, depuis des siècles, se gouverne lui-même, et n'a aucune raison d'envier à d'autres pays des formes de gouvernement, malheureusement si fécondes en abus et en calamités.

C'est un peuple bien estimable que celui du canton de Schwytz. Il semble que la liberté lui soit nécessaire comme l'air pur qu'il respire : toutes les fois qu'on y porte atteinte, il se révolte, ou, pour mieux dire, il se défend. A la fin du dernier siècle, quand une armée française vint effrayer de cris de guerre et de réquisitions ce pays, qui ne retentissait que du chant des pâtres et du tintement des clochettes des troupeaux, les habitans, indignés de voir leur repos troublé par des hostilités, coururent aux armes, et firent une vigoureuse résistance; mais ils durent

succomber à la supériorité de troupes aguerries et habituées à vaincre. Le passage des Russes ajouta à leurs calamités, et il fallut long-temps pour que le canton de Schwytz pût se rétablir des fléaux d'une guerre où il n'avait rien à gagner, et où il pouvait perdre beaucoup. En effet, sa liberté souffrit comme ses cabanes et ses troupeaux, et il ne retrouva son bonheur que lorsqu'il put revenir à son ancienne constitution.

Le Suisse de ce canton ne connaît point l'orgueil de la naissance ou du rang; il n'a d'autres supérieurs que ceux qu'il a nommés; il ne connaît pas davantage le fardeau des impôts; il n'en paie que pour les besoins de la communauté; et ceux-là il les accorde, parce qu'ils sont justes, et parce qu'il profite de leur emploi. Franc et loyal, il n'a aucune crainte, et ne subit aucun genre de servitude; il recueille en paix

le fruit de son travail, et en jouit en liberté : aussi la gaîté règne dans son caractère, et la franchise dans ses regards et dans son langage. L'agriculture lui paraît trop pénible et même superflue; en effet, il y a des ménages où l'on ne mange presque pas de pain : on ne cultive même que peu de légumes, mais les fruits sont abondans : avec le laitage et la viande des troupeaux, ces vivres constituent la nourriture et la boisson du pasteur schwytzois. Les vallées les plus fertiles du canton n'ont ni champs ni vignes.

Toute l'attention de l'habitant se dirige sur les pâturages et les bestiaux. Dans les vallées, les prés sont morcelés et appartiennent aux particuliers ; les pâturages des Alpes sont la propriété de tout le peuple schwytzois ; ils sont peu soignés, quoiqu'un comité, nommé par le peuple, soit chargé de les surveiller. Au commencement de mai, on

inscrit et on marque toutes les pièces de bétail destinées à être envoyées aux montagnes : les propriétaires déposent un franc pour chaque pièce dans la caisse communale. Il faut que ces pâturages soient excellens, puisque les vaches y donnent, par jour, six pintes de lait, tandis que dans d'autres cantons elles n'en donnent que quatre. Les bestiaux de Schwytz sont généralement d'une belle race : on les choisit et on les entretient avec soin; aussi les vaches de Schwytz se vendent en Italie, à l'âge de deux à cinq ans, seize à dix-huit louis, et l'on trouve plus de profit à élever des vaches qu'à engraisser des bœufs. Schwytz exporte ses vaches, et achete des bœufs pour ses boucheries. Dans les chalets de ce pays, on ne fait guère de beurre; mais on façonne chaque jour deux fromages gras, l'un le matin et l'autre le soir. Cependant les fromages

Schwytz n'ont et ne méritent pas la réputation de ceux de Gruyères. On compte, pendant l'été, quinze à vingt mille pièces de bétail de toute espèce, et un grand nombre de chevaux sur les montagnes; un tiers environ s'exporte, tant pour les autres cantons que pour l'Italie. Les habitans qui n'ont que peu de bétail le louent pour l'été à un pâtre, qui leur paie en loyer autant de couronnes que chaque vache donne de pintes de lait par jour. A mesure que les chaleurs augmentent, les bestiaux montent jusqu'à ce qu'ils atteignent enfin les régions les plus élevées. Pendant ce temps, on fauche, dans les districts fertiles, deux fois les prés inférieurs, et les troupeaux, en redescendant, y trouvent encore de l'herbe nouvelle.

Les roches et les forêts donnent à l'habitant de Schwytz, sans frais, les matériaux pour ses habitations : les

femmes filent et tissent le lin et la laine pour les vêtemens; c'est à peu près tout ce dont il a besoin : aussi ne trouve-t-on dans les villes que les métiers les plus indispensables, et tout ce qui tient au luxe ne s'y pratique point. Il y a du marbre et des métaux dans les montagnes du canton; mais on en néglige l'exploitation.

On remarque une différence assez notable entre les habitans des diverses vallées de Schwytz. Il faut rappeler d'abord que le pasteur schwytzois, tout ami qu'il est de la liberté, a pourtant tenu pendant des siècles sous sa domination la partie du canton qu'enveloppe la chaîne semi-circulaire de montagnes : comme si cette partie n'avait pas eu le même droit à la liberté que le reste ! Ce n'est que la révolution de la fin du dix-huitième siècle qui l'a affranchie du joug de ses concitoyens. Mais le caractère des habitans s'y ressent encore du

long asservissement : il n'est ni aussi gai ni aussi fier que celui des ci-devant Suisses-seigneurs.

On remarque aussi une différence entre les habitans de la vallée de Schwytz et ceux de la vallée de Moutta, tant pour le caractère que pour la physionomie et le langage : ceux-ci sont des hommes très-robustes, mais moins vifs que les Schwytzois; quelques savans présument qu'ils descendent des Goths, chassés au sixième siècle de l'Italie.

Les habitans de la vallée d'Einsiedlen enfin, accoutumés à voir affluer les pèlerins à l'abbaye de leur contrée, ont négligé le travail pour les aumônes et l'oisiveté : aussi trouve-t-on de ce côté beaucoup de misère, d'ignorance et de superstition. En général l'habitant de ce canton est catholique superstitieux, et même un peu fanatique. Sa foi éprouve le besoin d'être nourrie de miracles; il en sait un bon nombre, arrivés

dans son canton ; il court avec ferveur aux processions et aux pèlerinages, regarde les pratiques du culte comme les plus important de la religion, et ne sait ordinairement ni lire ni écrire. Le clergé, chargé principalement de son instruction, le laisse dans cette crasse ignorance. Au dernier siècle encore, on fit périr une femme pour cause de sorcellerie; et, en 1782, on fit force processions, et on prononça des anathèmes contre des animaux nuisibles : on alla même chercher le bâton miraculeux de Saint-Magnus, pour qu'il exerçât son pouvoir contre eux. Quelques-unes des légendes schwytzoises sont vraiment romanesques, et deviennent intéressantes par les habitudes locales qu'elles ont fait naître. C'est ainsi que le voyageur, en descendant du Righi-Culm vers le couvent de Righi, et allant de là aux eaux minérales de Kaltenbad, y voit au milieu d'un paysage très-pittoresque

une chapelle où une longue inscriptio lui apprend ce que les Schwytzois croient au sujet de ce lieu. Trois sœurs, modestes et vertueuses, et probablement très-jolies vivaient en Suisse du travail de leur main, dans le temps de la domination autrichienne; un bailli despotique porta le trouble dans le petit ménage de ces filles unies; étant sans protection et ne pouvant compter sur le secours de la justice, les trois sœurs ne virent d'autre ressource que de s'enfuir et de se cacher dans un désert. Elles passèrent le reste de leur vie dans cette retraite, sur le lieu où est maintenant la chapelle. Vous comprenez que les qualités salutaires des eaux de Kaltenbad, et les effets du régime du lait auquel les malades se soumettent, sont dues à la sainteté des trois amies. Il serait plus exact d'attribuer ces effets aux minéraux, aux herbes et au climat des montagnes. Mais que deviendrait alors la fête reli-

gieuse et pastorale qu'on celèbre ici le 10 août? et puis la légende des trois sœurs est plus romanesque; cela occupe l'imagination du peuple : aussi approche-t-il avec vénération du *Schwesterborn* ou de la Fontaine des Sœurs.

Il faut maintenant voir plus en détail les principaux lieux du canton.

Schwytz, le chef-lieu, n'est qu'un bourg situé auprès du débouché de la vallée de Moutta, et non loin du lac de Lauertz. Outre sa jolie position, et quelques belles maisons ombragées de vergers, il offre peu de choses dignes de remarque : l'église Saint-Martin, décorée de marbres, est assez belle; située sur une butte, elle domine le bourg. L'arsenal renferme des armes antiques; il y a une maison de conseil cantonnal, un couvent de capucins avec un hospice pour les voyageurs et un couvent de religieuses : mais on chercherait inutillement une bibliothèque ou quelque

autre dépôt scientifique. Des amateurs jouent quelquefois la comédie sur un petit théâtre; c'est tout ce qu'on peut faire pour l'art dramatique dans un pays où la plupart des habitans vivent dispersés au milieu de la belle nature.

Parmi les maisons particulières, une des plus remarquables est celle des Reding, famille originaire du canton, et qui, depuis le douzième siècle, fournit des magistrats au bourg et des capitaines aux troupes suisses. Le Landamman Rodolphe Reding contribua à la victoire de Morgarten; Jost périt à la bataille de Saint-Jacob; Ital fut un des plus intrépides défenseurs de la confédération suisse, au quinzième siècle. Aloys se mit à la tête des paysans, hommes et femmes au nombre de trois mille cinq cents, qui, pendant la révolution, essayèrent de défendre leur territoire contre l'invasion de douze mille Français. Je ne parle pas de dix-sept

autres Reding, qui, au service étranger, ont gagné les premiers grades; je ne parle que des Reding qui ont servi leur patrie. Il faut citer néanmoins Théodore, qui combattit pour les Espagnols contre Napoléon, et que l'Espagne, par reconnaissance, créa duc.

C'est auprès de Schwytz que s'assemble, tous les deux ans, le premier dimanche de mai, le peuple pour exercer les droits de souveraineté. Tout habitant, âgé de plus de seize ans, y est admis à voter. L'acte de médiation avait exigé l'âge de vingt ans et restreint les délibérations aux objets proposés par le conseil cantonnal. Après l'annulation de cet acte, le peuple a repris ses anciennes coutumes, sans les rédiger toutefois en forme de constitution. Il a pensé peut-être qu'il serait inutile d'écrire ce qui n'est contesté par personne, et ce qui convient à tout le monde. Le conseil cantonnal se compose de qua-

tre-vingt-seize membres, sans compter les fonctionnaires, savoir : le landamman, le gouverneur, le trésorier, le capitaine, le banneret et le maître de l'arsenal : peut-être est-ce trop pour un pays qui ne compte guère au-delà de vingt-huit mille habitans. De ces quatre-vingt-seize conseillers, le district de Schwytz, seul, en nomme soixante; ils exercent la haute police, organisent les milices, et jugent les délits. Lorsque ces délits sont de nature à entraîner la peine capitale, on double le conseil; on le triple pour les affaires qui concernent la députation à la diète helvétique. C'est dans l'assemblée populaire que se ratifient les traités, et que se font et s'abrogent les lois.

Chacun des sept districts du canton a en outre son assemblée populaire, qui exerce dans son ressort la première autorité, tandis qu'un conseil particulier y est chargé de la police; enfin chaque

23737 A

commune a un conseil paroissial ou communal, pour diriger les biens de la commune, de l'église et des mineurs, et pour avoir soin des pauvres.

Un peu au-dessous de Schwytz, la petite rivière de Severn, qui sort du lac de Lauertz, se réunit à la Moutta, et se jette avec celle-ci dans le lac de Lucerne. On se rend de Schwytz au premier de ces lacs par le village de Severn, d'où l'on peut faire une jolie excursion aux deux petites îles qui s'élèvent du sein du Lauertz : l'une n'est que le plateau d'un rocher portant un petit ermitage qui était occupé, en 1790, par un ancien cent-suisse *ennuyé des antichambres de Versailles et du baudrier helvétique* (*).

La grande île renferme également un ermitage, et de plus une chapelle et

(*) *Course en Suisse*, dans le tome II du *Conservateur Suisse*.

une tour antique, reste du vieux château de Schwanau, qui, dans les temps de la féodalité, fut le repaire d'un gentilhomme féroce. Ayant enlevé et déshonoré une jeune paysanne, il excita contre lui la vengeance des frères de sa victime : ils le massacrèrent et le précipitèrent dans le lac; les paysans vinrent démolir ensuite le château, en ne laissant debout que la tour, cachée aujourd'hui entre les sapins, et habitée par les corbeaux. La tradition affirme qu'une fois par an, à minuit, une jeune fille vêtue de blanc paraît entre les ruines à la lueur des éclairs, pousse des cris lamentables, poursuit avec une torche à la main son ravisseur, qui, cherchant inutilement à s'échapper, finit par s'engloutir dans le lac en poussant des hurlemens.

Sur les bords du Lauertz, on aperçoit les cabanes couvertes de pampres, du village qui porte le nom du lac, et les

ruines d'un couvent qu'un incendie a détruit. Le village de Steinen, situé au bas d'une montagne, a eu la gloire de donner naissance à l'un des trois libérateurs de la Suisse, Werner Stauffacher; la beauté de la maison qu'il avait bâtie à Steinen donna de l'ombrage au farouche Gessler : il outragea Stauffacher. La noble fierté de ce Suisse et l'indignation de sa femme hâtèrent le moment où la patrie fut délivrée du joug du satrape autrichien.

On ne voit plus la maison qui a été une des causes accidentelles du serment des trois; mais une chapelle, dont la fondation date de 1400, et qui a été renouvelée en 1688, en indique l'emplacement. L'extérieur de ce petit bâtiment a été chargé d'inscriptions et de peintures, où la bonne intention se montre plus que l'art.

Plus loin, au bas du mont Righi, était jadis situé, au milieu d'une belle

YORK
BRARY
BOOK
NDATIONS

vallée couverte de prés et de vergers florissans, le village de Goldau. Déjà il s'était détaché, à divers reprises, des blocs considérables d'une montagne voisine, au bas de laquelle on remarquait une profonde caverne renfermant un lac. Le 2 septembre 1806, après deux jours d'averses sur les hauteurs, on entendit un bruit sourd dans l'intérieur de la montagne, des pierres roulèrent du haut de la cime. Cependant les habitans, accoutumés à ces circonstances, ne s'en inquiétèrent point. Tout à coup, vers cinq heures du soir, toute la cime du Spizebuhel se détache, glisse le long des rochers, et entraîne une forêt jusqu'au milieu de la pente. En ce moment une partie de la montagne, large de cent pieds, s'élance comme si une mine sautait, enlève la moitié du village de Rœthen, comble de débris la belle et fertile vallée de Goldau, et remonte même le Righi jusqu'à une hau-

teur de quelques centaines de pieds, tandis qu'une portion de cette masse énorme de pierres, s'étant séparée du reste, se porte sur Busingen et Lauertz, et comble un sixième du lac de ce nom ; en sorte que les deux îles furent inondées, et que les eaux outrepassèrent de cent cinquante pieds leurs limites ordinaires. Tout ce désastre fut l'ouvrage de cinq minutes ; pendant ce court intervalle, la chute de la montagne avait écrasé quatre cent quatre-vingt-quatre individus, et renversé plus de cent cinquante maisons, deux églises, etc. Une société de voyageurs, qui se proposaient de gravir le Righi, s'étaient portés sur Goldau, pour y passer la nuit ; la moitié d'entre eux étant arrivés au pont du village lorsque la montagne s'écroula, disparurent sous les ruines ; les autres, saisis de stupeur à la vue d'une cime et d'une forêt qui se mouvaient, s'arrêtèrent ;

un instant après ils entendirent un fracas épouvantable, et virent envelopper la vallée d'un nuage de poussière.

Cette contrée est maintenant un désert stérile ; on ne peut même désigner avec précision l'emplacement des villages qui sont ensevelis sous les débris : aussi n'a-t-on rien retrouvé que ce qui était aux extrémités des lieux écrasés. Cependant les anciens habitans ont le courage de s'établir sur ce vaste tombeau ; ils ensemencent les terres qu'ils ont déblayées, et adossent leurs cabanes contre les rochers qui ont écrasé leurs familles.

Le Righi est comme un Etat qui tombe en décadence, et qui entraîne dans sa chute les Etats voisins. Les éboulemens de cette montagne ont fait disparaître les bains d'eau minérale de Lutzelau, comme le village de Goldau, et le village de Weggis a perdu pour quelque

temps une partie de ses terres si fertiles en légumes. En juillet 1824, d'autres éboulemens ont renouvelé les frayeurs, et causé de nouveaux ravages aux environs de Goldau.

Haut-Arth (Ober-Arth), où l'on arrivait de Goldau par une route bordée de vergers, a une chapelle; de là il n'y a qu'une demi-lieue jusqu'au beau village d'Arth, sur le bord du lac de Zug : la position de ce village auprès de l'embouchure du lac est charmante ; il est bien bâti et florissant ; une fontaine y remplit un bassin creusé dans un énorme bloc de granit. Des moines mendians ont ici une petite bibliothèque, et des archives plus intéressantes pour des historiens que pour des capucins : Arth a aussi ses souvenirs guerriers : en 1798 il y a été livré un combat. Les Suisses ont été si reconnaissans des bons avis que leur donna la veille de la bataille de Morgarten un Suisse dans l'ar-

mée autrichienne, par le moyen d'une flèche décochée vers leur camp, qu'ils ont érigé auprès d'Arth un petit monument à l'endroit où la flèche est tombée. Ils n'ont pas examiné quels devoirs avait ce Suisse dans sa position; ils n'ont vu que le service qu'il leur a rendu. Enfin une vieille tour rappelle un ancien ouvrage des Schwytzois, un retranchement pratiqué en 1260 sur les rochers et à travers les ravins sur un espace de deux lieues pour mettre le pays à couvert des incursions et des dévastations des seigneurs féodaux : il en reste trois tours et quelques débris de murs.

Entre les lacs de Zug et des quatre cantons, dans un lieu connu sous le nom de Chemin-Creux ou Hohl-Gasse, on voit la chapelle de Guillaume Tell, érigée à l'endroit où il tua, ou, pour parler plus exactement, où il assassina, en 1307, le bailli Gessler; les Suisses ont trouvé de la piété à remercier la

Providence d'un meurtre qui les a affranchis de la servitude étrangère. Les murs de la chapélle sont couverts de peintures médiocres (1).

C'est à Kussnach, sur le lac des Quatre-Cantons, que résidait le bailli despotique, dans un donjon dont on voit encore quelques restes sur la colline.

Si nous franchissons le mont Righi, pour arriver des bords du lac de Zug à la partie orientale du lac de Lucerne, nous y trouvons le village de Gersau, qui, pendant quatre siècles, a eu l'avantage d'être la plus petite et la plus paisible république de l'Europe : peut-être y était-on aussi plus libre que partout ailleurs. Elle a dû succomber aux coups

---

(*) Le poëte suisse Glareanus a fait, pour cette chapelle, l'inscription suivante :

Brutus nobis erat, Uro Guillermus in arvo;
Assertor patriæ, vindex, ultorque tyrannûm.

Fille du Hai[illegible] Jeune Fribourgeoise.

8

que les grands cabinets en Europe ont porté dans notre temps à toutes les républiques. Ces petits asiles de la liberté étaient intéressans pour l'ami de l'humanité.

Les habitans de Gersau avaient racheté, au quatorzième siècle, d'un seigneur à qui l'Autriche les avait donnés en gage, les droits de souveraineté, et, depuis ce temps, ils se gouvernaient eux-mêmes mieux que ne l'aurait fait le chef le plus habile du monde. Tous les ans les citoyens âgés de plus de seize ans s'assemblaient pour élire un landamman, un lieutenant du landamman, neuf conseillers et d'autres fonctionnaires publics : on doublait ou triplait le conseil pour les jugemens importans, ainsi que cela se pratique à Schwytz. Le nombre des citoyens se montait à environ quatre cent cinquante; c'était moins qu'il n'y a de députés dans la chambre des communes d'Angleterre.

En mettant la tête à la fenêtre, monsieur le landamman pouvait surveiller d'un regard oblique l'état entier dont le territoire, commençant au bord du lac, s'élevoit sur la pente du Righi; et, si la sûreté publique eût eu besoin de garde, il n'avait qu'à placer une sentinelle sur le flanc de la montagne, elle aurait commodément gardé un espace de deux lieues de long sur une de large.

Heureusement ce petit pays n'a presque rien perdu en devenant partie intégrante du canton de Schwytz. Les pâturages et le bétail font la richesse de Gersau; cependant, plus industrieux que ses voisins, ce village s'est livré aussi à la filature du coton et à l'apprêt de la soie : quelques-uns de ses marchands font de bonnes affaires; ils ont de jolies maisons, et la population de Gersau s'est accrue jusqu'à 1500 habitans.

La vallée de Moutta, dominée par le

mont Pragel, est la plus grande du canton; c'en est aussi la plus pittoresque. Un grand nombre de ruisseaux et de torrens, dont plusieurs tombent du haut des rochers, grossissent la rivière de Moutta, qui traverse la vallée dans toute sa longueur. Ces torrens et ruisseaux enflent souvent prodigieusement et avec une rapidité effrayante lors de la fonte des neiges et après les fortes averses; quelquefois les pierres et les terres qu'ils entraînent leur bouchent le passage, et les forcent de se frayer d'autres issues : aussi leur cours est très-incertain, et ils paraissent inopinément dans des lieux cultivés, où l'on ne s'attendait point à leurs ravages; leur chute et le choc des grosses pierres qu'ils roulent avertissent les paysans de l'arrivée du danger. Dans ces cas ils accourent avec des pioches et des pelles; et, rangés sur les rives, tandis que les eaux vaseuses et mugissantes du torrent grossissent de

minute en minute, ils attirent vers eux les grosses pierres qui pourraient obstruer le courant. Quelquefois leur précaution est sans succès : le torrent, devenu rivière, s'épanche sur les prés, et entraîne les étables et les herbes.

Le village est situé au pied du mont Pragel; un petit couvent de religieuses y donne l'hospitalité aux voyageurs.

En 1799, cette vallée, habitée par les pâtres, fut traversée par toute l'armée russe, qui, après un combat livré aux Français sur les bords de la Moutta, auprès du bourg de Schwytz, où le pont de bois fut criblé de coups de balles, se retira, avec son artillerie, par le Pragel, sur le Glaris.

Un désert, traversé par la Bisi, forme un embranchement de cette vallée, que des rochers séparent du reste de la Suisse.

Au nord, on trouve deux grandes vallées : ce sont celles d'Einsiedlen et

de Wæggi. La première, dominée par le mont Ezel, tire son nom de l'abbaye de bénédictins qu'elle renferme, et qui est la Lorette de la Suisse. La Madone, qu'on y vénère dans la chapelle de Saint-Mainrade, attire une foule de pèlerins, quoique bien moins qu'autrefois. Dans l'invasion de 1798, les troupes françaises brûlèrent cette chapelle, et la Madone fut envoyée à Paris; mais les moines, qui s'étaient réfugiés en Tyrol, assurèrent à leur retour qu'ils rapportaient l'image miraculeuse, et que les ennemis n'avaient pris qu'une fausse Vierge. Cette abbaye, qui prend le titre de princière, a une belle bibliothèque; on assure que la cave de l'abbaye n'est pas moins fournie que la bibliothèque. Anciennement les cadets des familles nobles trouvaient une ressource à vouer, dans ce couvent, leur pauvreté au ciel, et à s'en dédommager par l'oisiveté : il y eut à leur sujet, au

quatorzième siècle, une petite guerre entre l'abbaye et les bourgeois de Schwytz.

La vallée de Wæggi, traversée par Aa, qui débouche dans le lac de Zurich, ne présente que des rochers, des pâturages et des chalets.

Les bords de la portion du lac de Zurich, qui appartient à Schwytz, sont couverts de villages et de vignobles. La petite île d'Ufnau renfermait autrefois, dans une de ces deux chapelles, le tombeau d'Ulric de Hutten, un des plus ardens ennemis des sottises monacales, qui parurent en Allemagne à l'époque de la réforme. Après une vie très-agitée, il alla mourir, en 1523, sur un rocher d'un lac de Suisse.

CANTON D'URI.

Les glaciers de Berne et des Grisons forment des remparts à ce canton vers le midi et l'ouest. Les trois sources de la Reuss descendent ou plutôt se précipitent de ces montagnes glacées, hautes de plus de huit mille pieds; après s'être réunies, elles traversent le canton dans toute sa longueur, ayant leurs bords hérissés de rochers et de précipices affreux. Dans la région inférieure le climat et le paysage s'adoucissent un peu; on aperçoit des vergers et de char-

mantes prairies; cependant on voit aux extrémités les montagnes atteindre encore la région des nues; la Reuss se jette enfin dans le lac des Quatre-Cantons, dont un bras s'avance entre deux rangs de rochers, et appartient tout entier au pays d'Uri.

Ce canton ne se compose donc que de la longue et sauvage vallée de la Reuss, à laquelle aboutissent quelques vallées transversales non moins sauvages, telles sont les vallées Schæchen, Maderan et Meyen, dont les torrens vont grossir les eaux de la Reuss. Elles sont toutes enfermées entre des chaînes de rochers qui ne laissent entre elles que peu d'intervalles : aussi les champs labourables sont-ils rares dans le canton, et la nature, en offrant d'excellens pâturages sur le bord des rivières et sur les pentes des montagnes, force les habitans à se livrer à la vie pastorale. Ils entretiennent un grand nombre de bestiaux

d'une bonne race; et, indépendamment de la vente des fromages, que l'on fabrique très-bien, on exporte les bestiaux même, surtout pour l'Italie; on loue en outre des pâturages aux Italiens, pour les grands troupeaux de bêtes à laine du Bergamasque.

D'épaisses forêts de sapins et d'aunes ombragent les rochers; cependant le bois commence à manquer dans le voisinage de plusieurs villages qui ont usé, avec trop peu de prévoyance, de l'abondance du bois de leur canton. En Uri, comme en d'autres cantons, on ne pense qu'au moment présent, et le sort de la postérité est abandonné au hasard. On exporte une assez grande quantité de bois; et après l'incendie d'Altorf, en 1798, on attaqua même le bois du Bannberg, auquel il était défendu, depuis long-temps, sous des peines sévères, de toucher, à cause de la barrière qu'offrait ce bois contre la chute des rochers.

Ces bois épais devraient nourrir beaucoup de gibier; mais ils couronnent en partie des rochers escarpés que les chamois seuls peuvent gravir; on les voit en assez grand nombre sur les hautes montagnes, ainsi que des oiseaux de chasse et des marmottes. Autrefois le gibier était plus abondant. En 1478 les Zurichois ayant rendu aux habitans d'Uri une de ces visites amicales qui étaient fréquentes alors, furent régalés à Altorf de viande de chamois, bouquetin, cerf, chevreuil, ours, sanglier, et marmottes fumées. Le lièvre habite fréquemment les régions inférieures. Les truites abondent dans les lacs et les rivières d'Uri : peu de cantons ont une pêche plus productive.

Le Saint-Gothard, les montagnes colossales qui l'avoisinent, et en général toutes les grandes montagnes du canton sont formées d'un granit qui se décompose et que traversent des filons et gan-

gues de cristaux de quartz. Cependant les belles cristallières qui jadis fournissaient des blocs superbes, sont épuisées, et on ne découvre plus que des nids de peu d'étendue. Au revers du Saint-Gothard on trouve aussi des cristaux noirs, des grenats, des améthystes et des feldspaths transparens, remarquables par le jeu des couleurs. Il y a des indices de mines d'argent; on ne s'est jamais occupé sérieusement de leur exploitation; on a abandonné celles d'alun et de vitriol; en vain les montagnes présentent-elles leurs carrières de marbre, d'albâtre, de gypse, d'ardoise : on pourrait exporter ces objets, et en décorer les maisons, qui seraient mieux à l'abri des incendies; mais la nonchalance des habitans ne sait point apprécier ce grand avantage. Ennemis des innovations, ils bâtissent leurs maisons en bois, parce qu'elles sont achevées plus tôt, et parce que leurs pères ont bâti ainsi: voilà

pourquoi elles sont quelquefois réduites en cendres, comme les maisons des pères l'ont été.

Un vent violent du sud, le *Fœhn*, qui descend de temps à autre du Saint-Gothard, s'engouffre dans la vallée de la Reuss, augmente de violence à mesure qu'il descend, produit de grands ravages, et offre un véritable phénomène dans les circonstances singulières qui l'accompagnent, et par la manière particulière dont il se manifeste (1). De tristes symptômes annoncent l'approche de *Fœhn*. Le soleil pâlit, la lune paraît rousse; une vapeur légère couvre tous les objets comme d'un voile; les étoiles vacillent comme des lumières agitées par le vent; les exhalaisons de la terre déviennent visibles; la fumée des cheminées s'abat, quoique l'air soit

(*) Lusser, *Sur le Fœhn*, dans *l'Indicateur des Sciences naturelles*, 3e année, n° 10. Berne, 1820.

encore très-calme; les plantes se fanent, tout le règne animal paraît se troubler; les oiseaux se cachent, les bestiaux refusent de boire, les chevaux se cabrent, et les poissons s'élancent au-dessus du niveau de l'eau. Les hommes mêmes ne sont pas à l'abri de l'influence du *Foehn*; une grande lassitude les accable; les uns éprouvent des maux de tête et un grand malaise; d'autres perdent toute aptitude à la méditation; ils voudraient dormir, et ils ne le peuvent; d'autres encore ont des douleurs dans les membres; les malades sentent redoubler leurs souffrances. Un dérangement semblable règne dans l'air : la température est généralement chaude; cependant il n'y a point de dégel; dans la campagne on éprouve alternativement du chaud et du froid; des bouffées de chaleur frappent le visage du voyageur; il voit quelquefois agité le feuillage d'un arbre, tandis qu'à quelque distance de là,

les autres arbres restent immobiles. Le *Fœhn* se précipite enfin du haut des montagnes; rien n'est à l'abri de sa violence; il pénètre dans les maisons les mieux fermées: aussi, crainte d'un incendie dans les lieux les plus exposés au vent, il est défendu d'allumer du feu pendant qu'il règne; il déracine les arbres et enlève les toitures des habitations. Il bouleverse les lacs, déchire les filets de pêche dans la profondeur, et arrache les plantes qui croissent au fond des bassins.

Les vapeurs disparaissent ensuite dans l'air; le malade sent diminuer ses souffrances. Si c'est au printems que souffle le *Fœhn*, il fait épanouir en une nuit les feuilles des arbres. La verdure couvre les prés et les bocages, les rochers s'émaillent de fleurs, la neige fondue ruisselle sur les flancs des montagnes; les torrens se gonflent et remplissent d'écume et de vapeurs les gouffres des

défilés; cependant l'évaporation des eaux diminue baaucoup le danger des débordemens. Le *Fœhn* se fait sentir par intervalles pendant plusieurs heures; quelquefois un vent doux de nord-est alterne avec la violence du *Fœhn*; d'autres fois un vent de nord-ouest amoncèle des nuages et les pousse dans une direction contraire à celle du *Fœhn*. On peut observer dans les hautes régions cette lutte entre deux vents; on voit par la marche des nuages que le *Fœhn* est obligé de céder, tandis qu'il sévit encore sans obstacle dans la région inférieure. Ordinairement ce conflit est suivi de pluie ou de neige; la température se rafraîchit, le baromètre monte, et le beau temps commence. En été le *Fœhn* est quelquefois accompagné de violens orages; mais dans cette saison le *Fœhn* se fait rarement sentir; l'automne et le printemps, voilà ses saisons; on le sent peu en hiver. Les

effets du *Foehn* sont si généraux, que dans toute la partie inférieure de la vallée de Reuss, les habitans ont le teint hâve et une constitution un peu languissante.

Dans cette partie de la vallée, la réverbération du soleil produit une température qui y fait végéter les plantes des climats méridionaux, tandis qu'un hiver éternel enchaîne les glaces du Saint-Gothard et des monts voisins. Les rhododendrons ne gravissent pas les régions des frimats perpétuels; les roses de ces arbustes s'arrêtent au-dessous de la vallée d'Urseren; mais les plantes alpines, les azalées et quelques faibles arbrisseaux bravent le voisinage même des champs de glace. Des végétaux, recherchés par les botanistes pour leur rareté, prospèrent dans les déserts élevés, au milieu des débris de roches de diverse espèce.

La simplicité de la vie pastorale est

un peu dérangée, dans le canton d'Uri, par une grande route, celle du Saint-Gothard, qui, longeant le cours de la Reuss, traverse le canton d'une extrémité à l'autre, y répand de l'argent, des besoins inutiles, le goût du commerce et du luxe, et par contre-coup la richesse et la misère.

Le transport des marchandises, surtout des fromages, vins, soies, etc., sur le Saint-Gothard, se fait à dos de chevaux, et par des voituriers appelés dans le pays *sœumers*. En raison de la neige, les chevaux paraissent plus propres à gravir et à descendre la montagne que des mulets qu'on emploie ailleurs. En hiver, les transports se font en traîneaux, attelés de bœufs. On évaluait autrefois à quinze ou vingt mille le nombre de ballots, caisses et tonneaux qui passaient chaque année sur le Saint-Gothard, et quatre mille chevaux étaient employés sur les

deux côtés de la montagne. Toutes les communes que traverse la grande route profitaient de ce commerce de transit ; et Altorf, le principal village du canton, avait un air de prospérité que l'on n'aurait pas cherché dans un canton d'ailleurs pauvre. Cette prospérité était souvent l'objet des déclamations de prêtres fanatiques des autres villages, qui représentaient à leurs paroissiens Altorf comme une autre Sodôme (*), les irritaient contre son opulence, et contribuaient, sans le vouloir précisément, à sa ruine. En effet, lorsqu'en 1798 le feu, non pas du ciel, mais d'une maison, gagna tout le village, les paysans, regardant cet accident comme une punition du ciel, ne lui portèrent aucun secours ; on dit même qu'ils étaient disposés à aggraver par le pillage le malheur des Altorfiens.

(*) *Almanach Helvétique* pour l'année 1805.

C'était l'indigence aigrie contre la richesse, et l'oisiveté contre le travail. En effet, beaucoup d'habitans, que le clergé, maître de l'éducation publique, avait laissés dans une honteuse ignorance, vivaient d'aumônes sur les grandes routes, tandis qu'une partie plus estimable de la population s'adonnait au commerce.

La révolution a apporté des changemens dans cet état de choses. La route du Saint-Gothard n'est plus aussi florissante depuis que celle du Simplon existe; d'ailleurs les douanes mettent des obstacles au commerce de transit. Les habitans d'Uri ont donc été obligés de porter aussi leur attention sur l'industrie manufacturière; l'influence du clergé a diminué un peu; on a acquis plus de lumières; on est un peu moins dévot, ou, en d'autres termes, on fait moins de pèlerinages, de processions et de prières, et l'on travaille davan-

ge. Néanmoins ce canton, qui ne
mpte que des catholiques, a encore
grands progrès à faire. Le caractère
s habitans se rapproche de celui des
tres Suisses; mais ce qui distingue
Urnois, c'est un langage allégorique
un peu ampoulé, qui règne même
ns les actes publics. La foi des pâtres
Uri est robuste, et admet volontiers
croyances que les légendes lui ont
ansmises. Dans la chapelle solitaire
Jagdmatt, située à l'ombre des noyers
d'arbres à fruits, dans un pâturage
s montagnes, on rafraîchit de temps
temps les couleurs d'un tableau où
n a peint le miracle, raconté dans
us les pays catholiques, d'un cerf qui
parut au chasseur avec une croix
tre les bois, au moment où le chas-
ar allait le tuer. D'après la légende,
est sur le lieu même que le fait a eu
u; et dans le tableau, chasseurs et
iens sont à genoux pour adorer le

BRARY
A, LENOX
FOUNDATIONS

cerf. Qu'était-il besoin de cette absurdité pour inspirer des sentimens religieux? Cette modeste chapelle, au haut des montagnes, dans un paysage magnifique, ne parle-t-elle pas mieux à l'âme que le conte du cerf?

Uri partage avec Schwytz la gloire d'avoir été le berceau de l'indépendance helvétique. Ce canton a donné naissance à Guillaume Tell; et la liberté, fondée par ce Suisse intrépide, s'est maintenue jusqu'à ce jour; mais Uri a failli comme d'autres cantons démocratiques. Lorsque la fortune a jeté des conquêtes entre ses mains, il a traité les habitans de la province conquise, non pas comme des frères ayant droit à la même liberté que lui, mais comme des sujets; c'est sur la Val-Levantine qu'il exerçait sa souveraineté; il s'était arrogé un droit de protection, qui était au fond une autre souveraineté, sur le district d'Urseren. Il fallut,

bon gre mal gré, renoncer à cette suprématie quand la révolution établit l'égalité des droits. Le district d'Urseren fut mis au nivau de celui d'Uri; en vertu de l'acte de méditation, la Val-Levantine fut incorporée dans le canton du Tésin, et cette perte a été maintenue par le congrès de Vienne. L'exercice de droit de citoyen fut reculé de quatorze ans à vingt; la commune fut privée du droit de délibérer sur d'autres affaires que celles qui lui seraient proposées par le conseil du canton.

Lorsqu'après l'annulation de l'acte de médiation en 1814, la nouvelle diète suisse invita tous les cantons à faire connaître leurs nouvelles constitutions, le canton d'Uri laissa passer quelques années. Il déclara enfin, en 1820, ses principes constitutionnels, en ajoutant qu'il n'avait jamais eu une constitution rédigée en charte; mais qu'en vertu de

la coutume de plusieurs siècles et de diverses lois, elle se fondait sur certains principes que le canton avait la ferme volonté de transmettre à la postérité, sans altération, et sous la protection du Très-Haut. D'après ces principes, le gouvernement est purement démocratique, c'est le peuple qui exèrce la souveraineté, en fixant les impôts, en ratifiant les traités, en sanctionnant les lois proposées par le conseil. Tout citoyen âgé de vingt ans a le droit de voter dans cette assemblée. Sept citoyens de diverses familles peuvent, en se réunissant, y faire des propositions, après en avoir prévenu le conseil un mois d'avance. Les citoyens s'assemblent tous les ans, le premier dimanche de mai, à Beslingen, pour nommer le landamman; son substitut, le banneret, le capitaine, les deux enseignes, le trésorier, trois juges d'appel, les députés aux diètes, bref tous les fonctionnaires publics,

jusqu'aux deux courriers d'état. Les principaux de ces fonctionnaires forment avec quarante-quatre conseillers, nommés par quatre dans les onze communes du canton, le conseil cantonnal qui exerce, après l'assemblée communale, le pouvoir exécutif et judiciaire; on le double et on le triple quand il s'agit de procès pour délits graves, et pour crimes contre l'ordre social (*). Les derniers cas sont heureusement très-rares, et en 1815 le conseil triple a été convoqué pour la première fois depuis une soixantaine d'années. Le canton d'Uri a une petite imprimerie; il n'en sort guère d'écrits nouveaux.

Tout le canton est divisé en deux districts: celui d'Uri comprend dix communes, et celui d'Urseren une seule; chacun des deux districts tient une as-

(*) *Manuel du droit public de la Suisse*, 2e édit. Arau, 1821.

semblée particulière le deuxième dimanche de mai, pour les affaires qui le concernent tout seul; enfin chaque commune gouverne ses affaires particulières, et nomme ses curés. On porte à treize ou quatorze mille le nombre total des habitans du canton. Les revenus de l'état sont aussi médiocres que ses dépenses. Le débit du sel, le produit des propriétés cantonnales, une rente payée par le canton de Tésin pour la cession de la Val-Levantine, et une autre rente payée par la Thurgovie pour une seconde cession, voilà le principal des revenus d'Uri. On peut juger des dépenses par la modicité des appointemens du landamman ou chef de l'état, dont la dignité est soutenue par la somme de trente louis; son substitut en reçoit vingt; quatre exempts font la police : cette branche de l'administration n'est probablement pas celle qui coûte le plus au trésor. Le mauvais état

de l'éducation publique rendrait peu de citoyens propres à remplir dignement des fonctions dans l'état, si le commerce et le service militaire ne les formaient. Il n'y a au reste dans un aussi petit gouvernement que des affaires très-simples, pour lesquelles le bon sens suffit; mais au moins faut-il que des préjugés n'offusquent point l'esprit naturellement droit du républicain urnois.

Remontons actuellement, depuis les bords du lac des Quatre-Cantons, jusqu'au haut du Saint-Gothard, pour connaître les localités intéressantes du pays; c'est une route de quatorze à quinze lieues. La partie du lac des Quatre-Cantons, appartenant à Uri, commence à Treib, vis-à-vis du village schwytzois de Brunnen; il y a un petit port où, lors de la guerre entre les Français et les Autrichiens pendant la révolution, les premiers avaient établi une batterie

d'où ils tiraient, par-dessus le lac, sur Brunnen, occupé par les ennemis.

Auprès de Treib s'élève le Sélisberg, et, sur la pente de cette montagne, on trouve ce pré sacré pour les Suisses, le Grütli, où, en 1307, les trois fondateurs de l'indépendance suisse prêtèrent en secret leur serment patriotique. Une seule habitation se voit dans ce lieu solitaire; le vieillard qui l'habite offre aux voyageurs l'eau de la source qui jaillit dans le pré, et fait inscrire leurs noms sur son registre. Depuis long-temps le Grütli est un lieu de pèlerinage pour les Suisses et pour les étrangers qui révèrent leurs antiques vertus, et surtout leur patriotisme. En 1713 les trois cantons les plus anciens y renouvelèrent solennellement leur vieille alliance, et le 14 octobre 1798, dans des circonstances bien différentes, le président du grand conseil et plusieurs représentans de la république éphémère de l'Hel-

vétie, s'y rendirent de Lucerne par le lac, pour célébrer dans ce lieu classique, par des discours et des chants, la fête de la régénération de la Suisse. Mais cette régénération n'eut pas la durée de la confédération ancienne : elle fut détruite déjà trois ans après.

En contournant le lac, après avoir passé par la vallée boisée de Sissig et traversé la Reuss à son embouchure, on arrive au petit port de Fleuelen, au pied du Bannberg ; plus au nord on aperçoit le mont sauvage dit Axenberg, qui présente au lac des escarpemens hauts de quelques milliers de pieds ; à sa base s'élèvent des collines formées de débris que la végétation à couverts d'une agréable verdure. C'est sur un rocher détaché, baigné par les eaux du lac, qu'est bâtie la chapelle de Guillaume Tell, parce que sur ce rocher le héros débarqua, en repoussant la nacelle de Gessler dans le lac, et en

échappant à la vengeance de ce satellite d'un pouvoir despotique. Les murs de l'intérieur de la chapelle sont couverts de peintures représentant les exploits du héros d'Uri, et des noms des curieux qui ont visité ce lieu, appelé le *Plateau de Tell.*

En 1388, lorsque cette chapelle fut consacrée, il y assista cent dix-huit personnes qui avaient connu ce héros. Chaque année, dans la belle saison, dit un voyageur suise, on vient y chanter une grand'messe ; à peine y a-t-il place pour douze personnes dans l'enceinte de ce petit édifice sacré. L'assemblée se tient sur des bateaux venus de tous les côtés du lac : on fait répéter aux échos des monts voisins le nom cent fois béni du libérateur de la terre natale ; on chante en chœur les chansons hélvétiques que Lavater a faites en son honneur ; de là une partie de l'assemblée va en pèlerinage de l'autre côté du lac.

visiter les prairies isolées du Grütli, où les trois premiers confédérés jurèrent à Dieu et à leur pays de briser le joug de l'Autriche; et il n'est aucun citoyen qui, animé par les grands souvenirs, ne sente redoubler son courage et son patriotisme (*). Une foule d'étrangers afflue ordinairement à cette fête de la Suisse.

Au nord de la chapelle, les rochers de l'Axenberg s'inclinent vers le lac; ce n'est pas sans danger que les bateaux filent le long de ses immenses pans de roche, d'où tombent quelquefois des blocs énormes. Au printemps de l'an 1801, un quartier de roche se détacha auprès de Sisikon, dernier village urnois, et produisit par sa chute une si violente commotion, que les eaux du lac s'élancèrent sur la rive, et entraînèrent des étables, des maisons et des

(*) *Conservateur Suisse*, tome I.

moulins, avec onze personnes dont 10 furent englouties; un enfant fut trouvé mort dans son berceau flottant sur le lac; dans les villages mêmes, éloignés de Sisikon, les eaux du lac débordèrent subitement.

Altorf, chef-lieu du canton, est situé à peu de distance du lac, au débouché de la sombre vallée de Schæchen, que domine le mont Scheerhorn, élevé de huit mille sept cent quatre-vingt-douze pieds; à l'extrémité de cette vallée le pas de Cluse conduit par les montagnes au canton de Glaris. Les habitans du Schæchenthal sont mieux constitués, et ont des mœurs plus simples que ceux de la vallée de Reuss.

L'année 1799 fut bien malheureuse pour le bourg d'Altorf; un incendie détruisit presque toutes les maisons; et au moment où les habitans ruinés pleuraient sur les cendres, la guerre y amena successivement les troupes fran-

çaises, autrichiennes et russes; puis les français y revinrent encore a près avoir repoussé les ennemis.

Altorf n'a pu se relever que lentement de tant de désastres, et l'on y aperçoit encore beaucoup de ruines. Le feu a épargné la vieille tour ornée en dehors de peintures en l'honneur de Guillaume Tell, et bâtie à l'endroit où, suivant la tradition, Gessler fit attacher l'enfant du Suisse à un arbre; une fontaine fait connaître l'endroit où se plaça le père pour décocher sa flèche. Hormis ces souvenirs des exploits du premier libérateur suisse, le chef lieu d'Uri ne renferme presque rien de remarquable. La nouvelle église paroissiale est assez grande; l'hôtel-de-ville, où siége le grand conseil est simple comme le gouvernement qui y fait son séjour. Il y a un couvent de capucins et un autre de capucines. Le premier a une situation charmante, qui doit toucher des capucins mêmes. Un

troisième couvent, de l'ordre de Saint-Benoît, est établi à Séedorf: ces édifices sont très-modestes, et ne renferment chacun que peu de personnes.

C'est le hameau de Bürglen, auprès d'Altorf, qui a donné naissance, dans le quatorzième siècle, à Guillaume Tell. Une petite chapelle avec de vieilles peintures marque la place où il reçut le jour. En Suisse les lieux illustres par des souvenirs patriotiques sont consacrés au culte : ce sont des hommages perpétuels adressés à l'Etre suprême par un peuple libre et reconnaissant.

Ce qui charme le plus le peuple dans l'histoire de ce héros, c'est l'anecdote de la pomme qu'il abattit, selon la chronique, sur la tête de son enfant. Mais il y a deux ou trois contes semblables dans les chroniques de la Scandinavie : aussi un auteur suisse du dernier siècle fut assez téméraire ou assez éclairé pour mettre en doute ce qu'on disait de

Guillaume Tell (1). Il en fut bien puni : on le traita de très-mauvais Suisse et presque de traître à la patrie ; on n'aurait pu faire pis s'il avait attaqué un article de foi.

Le canton d'Uri, ne sachant comment y répondre, fit brûler la brochure de l'anonyme par la main du bourreau, comme un écrit outrageant la morale publique. Plusieurs savans ont depuis répliqué à l'auteur de cet écrit ; Jean de Muller a rassemblé aussi les argumens qui prouvent, sinon l'anecdote de la pomme, du moins l'existence et l'héroïsme de Guillaume Tell : de ce nombre sont le témoignage des cent dix-huit personnes qui assistèrent à la dédicace de la chapelle du Plateau, et celui de quelques chroniques fort anciennes, savoir : celle de Klingenberg, rédigée à la fin du

(*) *Guillaume Tell, fable danoise*, 1761.

quatorzième siècle, et celle de Russen, qui avait puisé ses renseignemens dans les annales du greffier de la ville de Lucerne (*).

C'est auprès d'Altorf que se tient, au mois de mai, l'assemblée de tous les citoyens du canton, pour exercer les droits de souveraineté, et renouveler les membres du gouvernement. Les magistrats sortant de fonctions y rendent compte au peuple de la gestion des pouvoirs qu'il leur a confiés, et résignent ensuite, l'un après l'autre, leurs charges entre ses mains. Lorsqu'ainsi tout le corps revêtu du pouvoir exécutif a cessé d'exister, le peuple, abandonné à lui-même, le reconstitue en nommant un fonctionnaire après l'autre. S'il y a quelquefois peu d'ordre

(*) Voyez l'*Histoire de la Confédération suisse*, par Jean de Müller, tome I. On peut consulter aussi la Dissertation du baron de Zurlauben sur Guillaume Tell. Paris, 1767.

dans ces assemblées, il n'y a du moins jamais de troubles. La dignité de magistat n'a pas de quoi tenter la cupidité ou l'ambition dans ce petit canton, et l'intrigue n'a pas assez de motif pour se donner du mouvement dans cette réunion de citoyens.

Partons du bourg d'Altorf pour la montée du Saint-Gothard. La route qui, dans la vallée de la Reuss, longe cette rivière, est pratiquée avec une peine infinie sur les précipices et les torrens, ou le long des rochers. Pavée de granit, elle a dix à quinze pieds de large; cela suffit pour les chevaux qui y passent et repassent. Deux voitures n'y pourraient aller de front. Il est vrai qu'on n'en voit guère sur cette montagne. Après avoir traversé le torrent de Schæchen, qui descend des glaciers Clarides à l'extrémité de la longue vallée du même nom, on approche du mont Bristenstock, haut de huit mille

cent soixante-cinq pieds, laissant sur la droite, au-delà de la Reuss, les Alpes-Surènes, où l'on arrive d'Attinghausen, ancien château fort, par la charmante vallée de Waldnacht, couverte de pâturages et de chalets. Le Bristenstock, tout escarpé qu'il paraît, est également couvert de pâturages, ainsi que de forêts. Au pied de cette montagne, et à la sortie de la vallée de Maderan, qui s'avance jusqu'aux glaciers entre Uri, Glaris et les Grisons, est situé le village d'Am-Stæg, où commence le défilé, et où la montée devient plus roide, malgré les rampes que l'on a pratiquées pour l'adoucir. En gravissant la *Vallée du Fracas*, où des blocs de rochers interceptent à plusieurs reprises le cours impétueux de la Reuss, on voit sur la gauche l'énorme Crispalt, borne colossale entre Uri et les Grisons.

La route du Gothard passe dans des régions plus sauvages; dans le fond de

la vallée la Reuss écumante coule entre des blocs qu'elle a entraînés du haut des montagnes; des rochers s'élèvent de part et d'autre à huit mille pieds, et présentent leurs escarpemens au torrent: il n'y a que les immenses monceaux formés par les débris des roches qui récréent un peu la vue par la végétation dont ils sont couverts. Des sapins de cent pieds de haut et de douze pieds de circonférence s'élèvent comme des colonnes sur les pentes; de distance en distance un hameau composé de quelques maisons de bois, et entouré d'arbres fruitiers et de pâturages fait diversion à l'impression monotone que produisent les teintes grisâtres et foncées des roches de gneiss; d'affreux précipices, qui retentissent de la chute des eaux de torrens, coupent par intervalles la route, qui n'a pu être continuée que par des arches hardies, jetées d'une roche à l'autre; sur la droite s'ouvrent de profondes vallées, presque

parallèles, entre autres le Meyenthal, qui commence au glacier du mont Susten et descend vers la Reuss, où une batterie défend la grande route. Le torrent de Meyenbach, qui en sort avec fracas, se jette dans le Reuss au-dessous du village de Wasen. Ici le défilé prend un aspect plus riant : le village, assez bien bâti, occupe une colline verdoyante, un moulin à scie donne quelque mouvement à la contrée; des bois et des pâturages en égaient l'aspect.

En face du village de Gœschen, sur la Reuss, s'ouvre une autre vallée étroite, dont les montagnes sont chargées de glaces éternelles. En mai 1819, les habitans de Gœschen étaient occupés à enlever, suivant un usage annuel, du pâturage communal, les débris de roches dont les avalanches la jonchent pendant l'hiver. Assis sur l'herbe, ils goûtaient sans inquiétude le vin que la commune accorde pour ce travail in-

dispensable, lorsque le curé, allant les voir à leur besogne, vit une masse de neige se détacher de la montagne au-dessus d'eux, et descendre lentement en se grossissant. Le pasteur n'a que le temps d'en avertir ses paroissiens par un geste; ils se lèvent précipitamment, et courent sans savoir où se réfugier; l'avalanche les atteint, et les ensevelit pour la plupart. On accourut pour les retirer; on en trouva quatre écrasés, et cinq grièvement blessés; plus de trente n'avaient reçu que des blessures légères. Un enfant, que sa mère avait déposé sur le gazon, dormait encore, ayant été préservé d'une mort imminente par une grosse pierre qui était restée suspendue au-dessus de sa tête.

Depuis Gœschen jusqu'au haut du Saint-Gothard, la nature ne présente plus qu'une suite de belles horreurs. Le défilé est resserré par des escarpemens de roches; on ne voit plus qu'une

faible végétation ; la montée devient plus pénible. La Reuss fait une chute après l'autre : d'énormes débris de roches sont amoncelés au pied des hautes montagnes ; un de ces quartiers de roche porte dans une légende le nom de Pierre du Diable. Vis-à-vis du village de Gestinen, on passe devant une vallée dont l'extrémité présente des neiges éblouissantes par leur blancheur. Cet éclat, qui frappe subitement la vue, contraste singulièrement avec l'air sombre de la route, ou plutôt du défilé.

Cependant la gorge de montagnes par laquelle on gravit le Saint-Gothard se resserre encore ; les rochers qui la bordent deviennent plus escarpés ; le lit de la Reuss s'enfonce dans un abîme affreux, où, de distance en distance, des roches préparent des cascades au cours du torrent. On ne voit plus d'habitations, et des croix plantées en terre çà et là annoncent au passant la triste fin de

quelques-uns des voyageurs qui l'ont précédé, et qui ont été écrasés par des avalanches ou par la chute des quartiers de roche. Il n'y a que des idées de mort dans ce défilé horrible, appelé Schœllinen, et long d'une lieue. Les roches y changent de qualité ; au lieu d'être de gneiss, comme plus bas, elles sont de granit ; on voit qu'elles appartiennent aux formations les plus anciennes du globe. Le défilé paraît enfin se fermer devant les pas du voyageur ; il ne voit que rochers de tous côtés, et un précipice effrayant dans lequel la Reuss tombe d'une hauteur de cent pieds. Un pont d'une construction hardie, n'ayant qu'une arche de soixante-quinze pieds d'ouverture, passe sur le précipice et au-dessus de la cascade même : c'est là le fameux *Pont du Diable*. La hardiesse de sa construction augmente la frayeur des étrangers lorsqu'ils se trouvent sur l'abîme

d'où réjaillit une brume épaisse qui mouille le pont et les rochers, dont les escarpemens bordent le gouffre.

On ne sait ni le nom de l'architecte ni l'époque de la construction du pont. Pendant la guerre de la révolution, au moment où une armée russe de trente mille hommes, sous les ordres de Souwarov, descendit du Saint-Gothard, un quartier de roche venait de briser une des arches qui soutiennent la route au bout du pont : le chemin se trouva intercepté par le précipice; cependant les Russes y remédièrent promptement par des poutres, et voilà comment toute l'armée franchit le précipice de la Reuss. Au-delà du pont, une montée très-raide, mène à un rocher qui barre la route, et dont le pied est baigné par le torrent : autrefois on le contournait sur un pont de bois, suspendu dans des chaînes; mais depuis 1707, le rocher est percé, et la route

continue en droite ligne, par le moyen d'une galerie obscure qui ne reçoit un peu de jour que par un seul soupirail taillé dans le rocher. Ce passage, long de deux cent vingt pieds, est l'ouvrage d'un Suisse, nommé *Moretini*, et s'appelle vulgairement *Urnerloch*, ou le trou d'Uri.

Avec quelle surprise et quel délice la vue du voyageur, fatiguée de l'aridité des rochers, du fracas des eaux, de la longueur du défilé et de l'horreur des gouffres, plonge, en sortant de dessous cette sombre voûte, sur la petite et paisible vallée d'Urseren, arrosée par l'une des trois sources de la Reuss, couverte de quatre villages et de prairies! On passe sur une autre de ces sources dès qu'on est sorti de la roche percée. La vallée d'Urseren est pourtant loin d'être une vallée agréable : élevée de quatre mille cinq cent quarante-six pieds au-dessus du niveau de

la mer et entre les glaciers, elle n'a point d'arbres, et elle éprouve, une grande partie de l'année, toute la rigueur du froid. Les habitans sont obligés d'aller chercher, à deux lieues de là, dans les régions inférieures, le bois dont ils ont besoin. Sans les pâturages des montagnes, dont les chalets fournissent d'excellens fromages, et sans le passage des étrangers, les villages de cette vallée seraient misérables. A la fin du dernier siècle, la guerre les surprit et les désola ; et dans cette vallée si haute, les Français se battirent contre les Autrichiens et les Russes. Les faibles provisions amassées par les habitans furent bientôt dévorées par les armées, et la famine et le pillage plongèrent Urseren dans la misère. Ces malheurs sont presque oubliés, et ne se renouvelleront peut-être plus ; mais il en est d'autres qu'ils ont à redouter tous les ans. Les avalanches détruisent quel-

quefois, en peu de minutes, la faible aisance qu'ils doivent à leur industrie bornée. En mars 1733, tout le village de Réalp fut anéanti, et trente-six individus périrent sous les décombres. Il fut menacé du même malheur en mars 1817; il était tombé une masse énorme de neige : des avalanches roulaient de la montagne sur les deux côtés du village. Les montagnards, résignés au sort de leurs pères, se réunirent dans l'église, où l'on exposa le Saint-Sacrement. La nuit commençait : tous les habitans se confessèrent et reçurent la communion; les prêtres donnèrent l'absolution générale, et préparèrent leurs paroissiens à une mort chrétienne. Vers minuit, un fracas épouvantable se fit entendre sur les montagnes; une avalanche roula dans la vallée après l'autre; la neige se détachait de tous les côtés, et passait avec des sifflemens horribles auprès du

village. Aucune lavine pourtant ne tomba sur Réalp, et à l'exception de quelques chaltes des environs, remplis de bestiaux qui furent écrasés, le village ne fût point endommagé.

Le village de l'Hôpital ouvre cette vallée ; celui d'Andermatt est assez bien bâti, et se livre à quelque commerce. La vallée est fermée à son extrémité par le mont de la Fourche, d'où une route, longeant le glacier du Rhône, conduit à l'hospice du Grimsel. Si, depuis Urseren, on continue de gravir le Saint-Gothard, on atteint bientôt une hauteur de plus de cinq mille pieds, et l'on aperçoit les petits lacs qui donnent naissance à l'une des sources de la Reuss, ainsi que l'hospice dont il sera question dans la description du canton de Tésin.

Quel spectacle pompeux ! D'ici s'offre à ma vue
De cinq lacs à la fois la tranquille étendue,
Et du sein paternel émancipant leurs eaux,
Bondissent sur des rocs mille jeunes ruisseaux.

Ici la Reuss, du Rhin impétueuse amante,
Bat ses bords rocailleux de son onde écumante ;
Et sans cesse agitée en son lit tortueux,
Poursuit vers son époux son cours impétueux (*).

On pratique actuellement, pour monter d'Altorf au Saint-Gothard, un nouveau chemin : il sera plus commode, et évitera, en partie, les dangers de l'ancien. Un pont de granit, dont la seule arche aura soixante pieds d'ouverture, traversera le précipice de Graggentobel, qu'on peut regarder comme le pendant de celui du Pont du Diable. D'autres ponts en granit seront jetés sur les ravins, et dans les endroits les plus étroits du défilé des murs de soutenement appuieront la route. Cette entreprise honore assurément le canton qui en fait les frais, et qui en a conçu le plan.

(*) *Le Passage du Saint-Gothard*, poëme traduit de l'anglais, par Delille. Paris, 1802.

CANTON D'UNDERWALD.

Vingt mille habitans environ occupent cette partie centrale des Alpes, qui ne s'étend que sur un espace de vingt-quatre lieues carrées, et où la plus haute sommité, celle de Tittlis, s'élève à huit mille neuf cent quatre-vingts pieds au-dessus du lac des Quatre-Cantons, et à dix mille trois cents au-dessus du niveau de la mer. Les crêtes du Geisberg, et celles du Jochberg se prolongent, en partant du Tittlis, vers le bourg de Stanz, et forment la sépa-

ration entre les deux parties d'Underwald, le dessus et le dessous de la forêt (*Ob-dem-Wald*, *Nied-dem-Wald*). Une autre chaîne, qui part du Jochberg et du Geisberg, et termine au mont Brunig, tout couvert de bois, sépare le canton de celui de Berne. D'autres montagnes fertiles joignent le Brunig, le long de ce canton et de celui de Lucerne, au Pilate, le géant des montagnes de cette contrée. A l'est du canton enfin, la chaîne du mont Engelberg, au pied duquel est située l'abbaye de ce nom, se dirige vers le lac des Quatre-Cantons, et forme une ligne courbe à quelque distance de ce lac.

Toutes les montagnes d'Underwald sont de formation calcaire; seulement dans les hautes régions on voit percer le granit. Elles ont pour la plupart de beaux pâturages, et les profondes vallées qui les séparent produisent des fruits en abondance; quelques-unes

servent de bassins à des lacs, ou reçoivent, par de belles cataractes, les eaux des montagnes. Le bois couvre les pentes inférieures; ce sont surtout des sapins, des chênes, des frênes, et des érables. On en exporte une grande quantité sur le lac des Quatre-Cantons, qui borne le pays d'Underwald au nord.

Les pâturages des vallées servent quatre fois l'année; au passage et au retour des troupeaux, et dans l'intervalle, on les fauche deux fois. L'agriculture est sacrifiée à l'entretien des prairies; néanmoins on a été obligé de défendre, sous des peines sévères, l'exportation du foin, pour ne pas manquer de fourrages en hiver. On avait également défendu autrefois l'exportation du lait, et même celle des fruits à cidre. Tant de défenses gênaient pourtant la liberté du commerce, dont la balance était d'ailleurs au désavantage du canton. En

effet, tandis que les habitans n'avaient à vendre aux étrangers que du bétail, du fromage et du beurre, ils achetaient d'eux du sel, du vin, du grain, des denrées coloniales; ils rachetaient en draps et en cuirs la laine et les peaux qui étaient sorties de leur pays; ils n'avaient même ni chapeliers ni potiers, et les tisserands ne travaillaient que pour les campagnes. Vers la fin du dernier siècle on a commencé à s'appliquer à la filature et au tissage du coton.

Quant aux richesses métalliques du sol, elles n'ont jamais été recherchées; il est pourtant probable que les montagnes recèlent quelques mines de métaux. Dans le Melchthal et ailleurs, on exploite des carrières de marbres qui sont susceptibles d'un beau poli, surtout les marbres noirs traversés de veines blanches. La chaux, l'ardoise, la pierre à bâtir ne manquent point;

cependant on bâtit généralement en bois : le toit, très-saillant sur le devant, est en lattes, et chargé de grosses pierres : sur les côtés règne une galerie couverte à la hauteur du premier étage : beaucoup de maisons n'ont point de cheminées.

Le long du lac des Waldstætten ou des Quatre-Cantons la navigation et la pêche occupent un assez grand nombre d'habitans. Cependant le canton est généralement pauvre; il y a peu de grandes fortunes, et beaucoup d'indigens. Un auteur suisse attribue cette double circonstance à l'excès de la dévotion qui règne dans ce pays, et qui y régnait encore davantage dans les siècles précédens, ainsi qu'à la facilité des mariages qu'on y contractait autrefois. A quinze ans l'habitant d'Underwald devenait citoyen, et par conséquent apte à voter dans les assemblées cantonnales. S'il n'était pas propriétaire, il se mettait

au service chez un paysan ou un berger en sa qualité de membre d'une commune il cédait, moyennant une petite somme, sa part aux pâtures communales : dès lors il se mariait; mais il ne donnait le jour qu'à des enfans pauvres. La pratique des actes nombreux de dévotion, et les fêtes de l'église enlevaient beaucoup de temps; l'indigence conduisait à la mendicité.

Aujourd'hui encore ces causes produisent le même effet, quoiqu'il soit moins visible qu'autrefois. Il faut distinguer d'ailleurs les habitans d'*Ob-dem-Wald* de ceux de *Nied-dem-Wald*, comme la nature les a distingués par la barrière de montagnes qui les séparent. L'une et l'autre des deux parties du canton étaient parfaitement libres et se gouvernaient elles-mêmes; mais, dans le Dessous-de-la-Forêt, le peuple, plongé dans la superstition et dans l'ignorance la plus crasse, s'opposait

aveuglément à toutes les améliorations, et par conséquent à tous les progrès des lumières : il était d'un caractère sombre; il favorisait la vénalité des charges et des votes; il était misérable et adonné à la mendicité : tandis que le pays de Dessus était habité par une race d'hommes plus forte, plus énergique, plus franche et plus active (*). Au reste, tous les habitans d'Underwald étaient braves, attachés à leur liberté, mais généralement ignorans, superstitieux, et ennemis des innovations.

On prétend, je ne sais sur quel fondement, que ce sont des Romains échappés aux proscriptions qui ont peuplé une partie d'Underwald. On jugerait, il est vrai, les Underwaldois romains à la vigueur avec laquelle ils se sont défendus contre la domination étrangère.

(*) Zschokke, *Mémoires Historiques de la révolution suisse*, tome II.

En 1308 ils chassèrent le bailli autrichien, et détruisirent les châteaux des seigneurs féodaux de Sarnen et Rotzberg ; et cinq ans après ils repoussèrent le comte de Strassberg, qui avait envahi leur canton le jour de la bataille de Morgarten pour opérer une diversion en faveur de l'armée autrichienne. Dans la suite, Underwald aida les cantons voisins à soumettre Bellinzone, et il ne dédaigna pas une petite part dans la souveraineté du Tésinois, malgré son goût pour la liberté ; il l'a gardée jusqu'à la révolution.

A cette époque, il s'apprêta, comme les autres cantons démocratiques, à une vive résistance contre les armées républicaines de France ; la partie de Nieddem-Wald surtout se signala en septembre 1798 par des efforts dont les résultats furent désastreux pour elle : les patriotes furent vaincus, et périrent pour la plupart ; le bourg de Stanzstad

fut ruiné par les vainqueurs, qui commirent beaucoup d'autres excès, et réduisirent à la mendicité presque un sixième de toute la population. Cette plaie ne se guérit que lentement dans un pays qui a besoin de la paix pour prospérer. Cependant la nature répand toujours ses dons sur le Nied-dem-Wald, qui ressemble, par ses jolies vallées plantées d'arbres fruitiers, à un jardin immense, où les maisons de bois, les chapelles et les images des saints, quoique grossièrement sculptées, font un assez joli effet. Mais souvent on aimerait mieux voir les femmes contribuer à l'embellissement de ce beau jardin, que de les trouver défilant le chapelet devant les images exposées sur les chemins publics.

Toute la population se monte à-peu-près à vingt-un mille habitans, dont onze mille habitent le Dessus, et le reste le Dessous-de-la-Forêt de Kern.

Il faut maintenant voir chacune de ces deux petites républiques en particulier.

Celle d'Ob-dem-Wald, qui est la plus grande, se compose de sept paroisses. C'est dans la réunion des habitans âgés de vingt ans que réside la souveraineté. Ils s'assemblent tous les ans, à Sarnen, le deuxième dimanche d'avril, pour nommer le landamman, accorder les impôts, et délibérer sur les projets de loi qui leur sont soumis par le conseil du pays. Ce conseil, revêtu du pouvoir exécutif et judiciaire, se compose des fonctionnaires nommés par l'assemblée publique, et des conseillers ou députés élus par les paroisses. Les deux plus grandes paroisses nomment chacune quinze membres, et les cinq petites chacune sept. Pour les procès en matières criminelles on triple le conseil. Chaque paroisse a un tribunal de sept membres élus par les paroissiens. Un second tri-

bunal civil, appelé le tribunal des jurés, se compose du landamman et de seize membres, élus annuellement par l'assemblée publique. Enfin les testàmens concernent le tribunal du pays, qui n'est autre que le conseil tenant ses séances en public.

Depuis le pied du mont Brunig, les lacs et les rivières qui les joignent forment une suite non interrompue du sud au nord. C'est d'abord le lac de Lungern, situé dans un profond bassin et long d'une lieue. Il renferme beaucoup d'écrevisses et de truites; et, par la petite rivière d'Aa, il verse ses eaux surabondantes dans le lac de Sarnen, qui, à son tour, verse les siennes dans un golfe du lac des Quatre-Cantons, auprès d'Alpnach. Il y avait autrefois un lac entre ceux de Sarnen et Lungern, mais on l'a desséché; on a entrepris également des travaux pour le desséchement du dernier.

Le lac de Sarnen, un peu plus long que celui de Lungern, a des bords charmans; présentant un mélange agréable de prés, de bois, de chaumières, ces bords s'élèvent par des pentes douces jusqu'aux Alpes. C'est à l'extrémité de ce lac, et à la sortie de l'Aa, dans une plaine charmante, qu'est situé le gros bourg de Sarnen, chef-lieu de l'Ob-dem-Wald; les peintures et les fenêtres grillées y donnent aux façades des édifices un air particulier. Dans la maison communale on voit les portraits grossièrement peints des anciens magistrats du pays.

Sarnen a un couvent de capucins avec un petit gymnase, et un couvent de religieuses. C'est auprès de l'église et du petit arsenal, bâtis sur la colline, où était jadis le château-fort de Landenberg, que se tient l'assemblée populaire. Le bourg de Sachslen, sur le bord du lac de Sarnen, doit sa renommée à Nicolas de la Flue, que les dévots d'Underwald

révèrent comme un saint, et les patriotes comme un héros, et qui en effet a été l'un et l'autre par une singulière réunion de qualités. Il combattit avec ses compatriotes contre Sigismond, duc d'Autriche; et, lorsque les Suisses, enivrés de leur victoire, voulurent mettre le feu à un couvent, il les en empêcha, en disant : Quand Dieu vous accorde la victoire sur vos ennemis, respectez les édifices qui lui sont consacrés. Il fut dans la suite un des magistrats d'Underwald; mais il ne put s'accorder avec ses collègues, et ne voulut point accepter la charge de landamman. A l'âge de cinquante ans il quitta sa femme et dix enfans pour aller prier et jeûner dans le désert; c'est là ce qui lui a valu sa béatification et les hommages des dévots. On lui bâtit un ermitage, et on vint fréquemment le consulter, quoiqu'il répondît toujours : Ne consultez pas un homme qui ne sait ni lire ni écrire;

consultez vos docteurs, qui sont plus éclairés que moi. Cependant les docteurs n'avaient pas toujours autant de sens commun et d'amour de la patrie que Nicolas : C'est votre union qui a vaincu vos ennemis, disait-il aux Suisses; c'est par votre union que vous êtes devenus une nation; l'intérêt et l'ambition détruiraient votre ouvrage; n'attaquez jamais; résistez à la force, et continuez de défendre la veuve et l'orphelin; évitez les grands seigneurs et leurs dons, etc. La beauté de sa figure et la majesté de sa taille ajoutaient du poids aux paroles graves et sententieuses de ce paysan ermite, l'oracle et l'idole de son pays.

En 1481 les députés des cantons, réunis à Stanz, ne purent s'entendre sur l'admission de Fribourg et Soleure dans la ligue suisse, et allaient se séparer pour laisser aux armes le soin de décider la querelle, lorsqu'un prêtre, qui la nuit

avait couru à l'ermitage de Nicolas de Flu, les conjura d'attendre l'arrivée du vénérable ermite. Celui-ci parut en effet au milieu du conseil et les exhorta, au nom du ciel, à oublier leurs dissensions et à recevoir Fribourg et Soleure dans le corps helvétique pour les services que les deux cantons avaient rendus à la cause de la patrie. Ses paroles firent la plus profonde impression, et peu de jours après l'alliance des dix cantons fut signée par l'assemblée. Jamais prêtre n'a rempli une plus belle mission.

La vénération pour Nicolas de Flue s'en accrut dans toute la Suisse; pendant les six années qu'il vécut encore, il fut l'objet des hommages des divers cantons; et à sa mort, en 1487, tous les habitans des vallées d'Underwald honorèrent ses funérailles. Son tombeau, dans la jolie église de Sachslen, que décorent les marbres noirs du Melchthal, est encore visité par les pèlerins; et son

image révérée, entourée des portraits de ses descendans qui ont été revêtus de la magistrature, orne la salle du conseil de la maison communale de Sarnen. On conserve avec le même respect ses deux épées et son goblet d'argent. Sa postérité, fière du nom de la Flüe, qui est celui d'un hameau voisin où naquit Nicolas, occupe encore les premières charges dans le pays. « On retrouve son image, dit un voyageur français, sous le toit du pauvre, et j'ai rencontré sur les chemins des groupes de paysans agenouillés devant elle (*). »

Le village d'Alpnach, auprès de l'embouchure de l'Aa, dans un golfe du lac des Quatre-Cantons, est entouré de prairies et de vergers ; c'est un des plus jolis endroits du canton.

Deux vallées, situées à l'est des lacs

(*) *Lettres sur quelques cantons de la Suisse.* Paris, 1820.

de Lungern et Sarnen, et resserrées par de hautes montagnes, méritent encore d'être remarquées; ce sont le Melchthal et le Val d'Engelberg. A l'extrémité du premier, un petit lac, situé au bas du Jochberg, laisse échapper ses eaux dans des cavités souterraines; et c'est à une lieue plus bas que naît la rivière de Melch, qui arrose toute la vallée, et se joint ensuite à l'Aa, entre Sarnen et Alpnach. Le Melchthal a donné le jour et le nom à l'un des trois fondateurs de la liberté suisse.

En remontant le cours de l'Aa par un défilé, on est surpris de se trouver au bout de cette gorge de montagnes, dans une charmante vallée ovale que ceignent les autres montagnes, et au milieu desquelles on aperçoit un monastère: celui d'Engelberg.

La vallée, dominée par le mont Tittlis, dont la cime est ordinairement enveloppée de nuages, a un climat rude et

une position élevée: aussi la culture des fruits, si commune dans les districts voisins du lac des Quatre-Cantons, est rare dans ce vallon, qui néanmoins est bien peuplé; une abbaye de bénédictins exerçait jadis la souveraineté sur le pays. C'est à un abbé de ce couvent, nommé Léodegar Salzman, et mort en 1798, qu'est due l'introduction des filatures de coton et de soie, et en général de l'industrie manufacturière. Ce bienfaiteur des paysans établit dans l'abbaye un entrepôt pour le débit de leurs marchandises, et des ateliers pour l'apprêt de la soie; il institua un registre pour les hypothèques, et fonda une école. Le nom d'un autre abbé de ce couvent, Udelric, mérite une mention dans l'histoire. En 1488 les paysans s'étaient soulevés contre son autorité; les troupes des cantons voisins vinrent les subjuguer et livrer leurs chefs aux juges, qui les condamnèrent à la mort. Quand on

soumit la sentence à la sanction de l'abbé, il dit en se retournant vers un crucifix : Je ne serais pas le serviteur du maître que je sers et qui me pardonne tous les jours si je n'avais appris à pardonner; qu'on les délie, et qu'ils s'en aillent en paix. Pourquoi le crucifix n'inspire-t-il pas des sentimens aussi doux à tous les tribunaux qui jugent les délits politiques !

Au commencement de la révolution de 1798, cette abbaye restitua enfin aux paysans leurs droits civils.

Elle possède une bibliothèque considérable pour ce pays, et un petit collége ou séminaire. Dans un coin de la vallée le Talchbach forme une jolie cascade.

Un petit lac, le Toubi, est enfermé entre les rochers bouleversés, au haut des montagnes qui bordent la vallée du côté de l'ouest.

Le Nid-dem-Wald, au nord d'Engel-

berg, est un pays charmant, plein de sites variés, de collines, de prés, de vergers. Stanz, bourg situé dans une jolie vallée, entre le Blumalp et le mont Burgen, en est le chef-lieu. Outre sa situation, ce lieu a peu d'objets remarquables; on y trouve deux petits couvens où il y a encore force portraits médiocres de magistrats, sans doute très-honnêtes gens, mais inconnus hors de Stanz. Une statue d'Arnold de Winkelried décore, si l'on veut, la fontaine publique qui est taillée en marbre, ainsi que les statues et les colonnes ou piliers de l'église. L'art pourrait tirer un parti avantageux des marbres de ce pays. En 1798, il fut fondé à Stanz une maison d'orphelins sous la direction du célèbre Pestalozzi; mais la guerre de l'année suivante fit tomber cette institution charitable. Le Landamman Troxler a établi à Wyl un grenier d'abondance.

C'est auprès de ce hameau que s'assemblent tous les ans les habitans du pays pour faire les nomminations, les lois, etc., comme dans le Dessus-de-la-Forêt. Les propositions qui leur sont soumises par le conseil doivent avoir été promulguées huit jours auparavant dans toutes les paroisses, afin que chaque habitant puisse réfléchir d'avance sur ce qu'elles ont d'utile ou de nuisible : le conseil, ou pouvoir exécutif et judiciaire, se compose de cinquante-huit députés du peuple et des fonctionnaires publics. Un comité de ce conseil expédie, sous le nom du conseil semainier, les affaires courantes de peu d'importance. On double et on triple le conseil dans les cas graves; lorsqu'il s'agit d'un crime qui entraîne la peine capitale, tous les habitans âgés de plus de trente ans, excepté les parens du coupable et les ecclésiastiques, sont adjoints au conseil, pour prononcer la sen-

tence fatale. Quelle solennité, et quel respect pour la vie de l'homme ! Si la sentence fatale est prononcée sur le criminel, il n'a plus d'espoir : tous ses concitoyens l'ont rejeté de la société. Chaque paroisse a une justice de paix, composée de trois membres ; il y a en outre trois tribunaux de sept juges qui prononcent sur les différends en matière pécuniaire au-dessous de trente florins. Avant qu'il y eût dans le canton des administrations en faveur das pauvres, on imposait des taxes aux parens des indigens jusqu'au quatrième degré, et lorsqu'elles ne suffisaient pas, on taxait aussi les parens à des degrés plus éloignés. Une des fonctions publiques qui sont à la nomination du conseil, est celle du messager chargé de porter les lettres et paquets à Lucerne. C'est un emploi de l'état dans cette petite république.

Le village de Stanzstad, si agréablement situé sur le bord du lac des Quatre-

Cantons, fut entièrement ruiné dans l'invasion de 1798, ainsi que la chapelle d'Arnold Winkelried, ce héros underwaldois qui s'immola au combat de Sempach pour faire à ses compatriotes une brèche dans les rangs ennemis. Sa statue orne la fontaine de la place publique de Stanz : on y a célébré, en 1786, le quatrième jubilé de la bataille de Sempach; pendant cette fête, les six drapeaux pris le jour de la bataille flottaient dans leur état de vétusté autour de la statue du héros. Un autre membre de cette famille illustre, Struth de Winkelried, est célébré par la tradition pour avoir délivré le pays, vers 1250, d'un animal monstrueux qui avait sa tanière, dit-on, dans la grotte du Dragon, et qui avait fait un désert du pays d'Œdwyl, comme ce nom allemand semble l'indiquer. Une plaine voisine de le grotte porte également le nom du Marais-du-Dra-

gou. On voit l'exploit de ce Winkelried grossièrement peint sur une vieille chapelle d'Œdwyl. La chronique ajoute qu'il mourut le lendemain du combat, des blessures reçues par le monstre (*).

La cascade de Rotzberg, les villages de Boochs et Rutti sont encore des lieux remarquables de ce pays.

(*) Businger et Zelger, *Essai d'une histoire d'Underwald*. Lucerne, 1789.

CANTON D'APPENZELL.

Il paraît que le nom d'Appenzell vient de *abbatis cella*, manse abbatiale, parce que, dans l'origine, il y avait dans ce pays une manse de l'abbé de Saint-Gall. Quand la contrée, plus peuplée, trouva de grandes ressources dans les pâturages et dans la fabrication de la toile, les habitans, qui ont toujours eu beaucoup de bon sens, et qui gémissaient des vexations odieuses du prélat, pensèrent qu'il valait mieux être libres que dépendre d'un abbé. Ils lui refusèrent donc l'obéissance,

comme d'autres cantons avaient refusé l'obéissance à l'Autriche, et se déterminèrent à combattre pour leur liberté. L'abbé, soutenu par la noblesse, alors ennemie acharnée du peuple, voulut remettre les pâtres appenzellois sous son joug; ils repoussèrent ses troupes, et, pour se venger des nobles, ils rasèrent tous les châteaux-forts de leurs montagnes. Cette mesure acheva de les rendre libres. Irrité de sa première défaite, l'abbé invoqua le secours de l'Autriche; la noblesse s'y joignit de nouveau, et une seconde attaque fut méditée contre les pâtres. Ceux-ci reçurent, de leur côté, le secours d'un noble, mécontent de l'Autriche, Rodolphe de Werdenberg; mais ce noble se montrait sous l'armure d'un chevalier: un attirail semblable était suspect aux paysans; pour se rendre populaire, il se dépouilla de sa cuirasse et de son casque, et parut dans le sarau des montagnards: dès lors

tous les cœurs furent à lui, et on lui témoigna la plus grande confiance, qu'il justifia bien le jour du danger. Nommé chef des Appenzellois libres, il fit des dispositions si prudentes que, lorsque les Autrichiens et la tourbe des nobles pénétrèrent dans le pays, l'an 1404, tout était préparé à les recevoir. Les montagnards occupaient les hauteurs du Stoss; elles furent gravies au milieu de la pluie par les ennemis, dont l'ardeur était animée par les prêtres: en vain les Appenzellois faisaient rouler sur eux du bois et des pierres, et se battaient en désespérés; l'attaque fut vive et long-temps soutenue, et peut-être aurait-elle tourné à la perte des paysans, si Rodolphe de Werdenberg, par un commandement habile, ne leur eût assuré la victoire. On dit que ce qui causa aussi la défaite des ennemis, ce fut l'apparition soudaine, sur les montagnes, d'une troupe d'êtres humains tous affublés

de draps blancs ; c'étaient les femmes des pâtres qui, dans cet affublement, voulurent mettre en fuite les Autrichiens, ou périr avec leurs pères et maris. De tous côtés on massacra les fuyards qui avaient de la peine à se tenir debout sur des pentes mouillées par la pluie, tandis que les montagnards combattaient avec les pieds nus ; beaucoup de nobles trouvèrent leur tombeau sur les hauteurs ; les eaux d'un ruisseau, teintes du sang des morts et blessés, apportèrent, dans la vallée du Rhin, la première nouvelle de la défaite des partisans de l'abbé de Saint-Gall. Une chapelle fut bâtie sur le champ de bataille ; elle couronne une éminence entre Gais et Altstætten ; les Appenzellois y font un pélerinage, au 14 mai de chaque année : c'est une fête nationale, comme la plupart des anniversaires des batailles par lesquelles les Suisses ont conquis leur liberté. Les

femmes, pour avoir contribué à la victoire, obtinrent la distinction honorable de précéder les hommes à la communion de leurs paroisses.

L'abbé de Saint-Gall jugea prudent de négocier et de temporiser; cependant, comme ses négociations ne réussirent pas mieux que ses armes, il eut recours aux grands expédiens, en faisant excommunier, en 1425, les Appenzellois par le pape. Un commissaire de l'évêque de Constance alla notifier l'interdiction au landamman d'Appenzell, qui convoqua ensuite la commune pour lui faire part de la mission. Le peuple déclara qu'il n'en voulait point; en conséquence le landamman répondit naïvement au commissaire qu'ayant assemblé le peuple, pour savoir s'il voulait être excommunié ou non, il avait entendu répondre négativement par la majorité des assistans. Les prêtres furent obligés de continuer leurs fonctions;

ceux qui s'y refusèrent furent bannis. L'empereur Henri IV paraissant en chemise de pénitent devant le pape, à Canosa, n'eut pas autant de fermeté que les pâtres suisses. Ces hommes simples ont en général montré toujours beaucoup de bon sens. Lorsqu'en 1489 leur landamman obtint une dispense du pape pour épouser sa cousine ; le peuple décida que ce qui était permis à leur landamman pour de l'argent, devait l'être gratuitement au peuple.

Cependant il fallut combattre de nouveau contre l'abbé de Saint-Gall. A force de persévérance, les Appenzellois déjouèrent tous les efforts qu'il fit pour les remettre dans la servitude. Ils se firent des alliés et entrèrent enfin dans la ligue des cantons fédérés.

Leur liberté était heureusement bien assurée quand la réforme de Luther produisit une division dans ce canton. Une partie (les *rhodes* ou districts ex-

térieurs) embrassa le protestantisme; l'autre partie (les *rhodes* intérieurs) resta catholique : chacune se donna une constitution démocratique, et se forma en république indépendante. En vertu des nouvelles constitutions de 1814, chacune possède encore son gouvernement particulier, quoique tout le canton ne renferme pas plus de cinquante-cinq mille âmes.

Dans l'une et l'autre partie, la communauté, ou l'assemblée de tous les citoyens âgés de plus de seize et vingt ans, est la principale autorité du pays, qui ratifie les traités et sanctionne les lois proposées par un grand conseil : celui-ci se compose des fonctionnaires publics et des chefs de communes. Le petit conseil n'a qu'un pouvoir judiciaire. Les communes ont chacune un conseil particulier : elles administrent leurs biens d'une manière totalement indépendante, et renouvellent annuellement leurs admi-

nistrateurs. Les fonctionnaires publics sont renouvelés tous les deux ans.

Ce gouvernement démocratique convient parfaitement à un canton qui n'a point de villes, où la population est disséminée dans les pâturages, dans les vallées et sur les collines, et où il n'existe guère d'autres intérêts à démêler que ceux qui naissent de la vie pastorale. Autrefois on ne cultivait presque pas de grains dans ce canton, et tout le monde se vouait à l'entretien du bétail et des troupeaux. Actuellement l'agriculture occupe aussi les habitans, sans que les travaux des chalets en souffrent. Les pâtres appenzellois, habitués à vivre toujours dans les solitudes des montagnes, ont quelque chose de sauvage dans leur extérieur. Une jaquette et un pantalon, voilà presque tout leur vêtement, et leur principale nourriture c'est le lait. La pureté de l'air et des eaux de leurs montagnes, les qualités

aromatiques du laitage qui les nourrit, la liberté dont ils jouissent, et la part qu'ils ont dans le gouvernement de leur pays, tout contribue à cette vivacité d'esprit qui les distingue parmi les Suisses, et qui leur inspire souvent des réparties originales.

Le protestantisme, pédant en Appenzell, comme dans toute la Suisse, a interdit la danse aux pauvres montagnards qui l'aiment à la folie; et les magistrats, aussi pédans que les consistoires, maintiennent rigoureusement la défense de danser le dimanche, seul jour où l'habitant de la campagne puisse se délasser de ses rudes travaux. Aussi, tandis que dans les *rhodes* intérieurs les habitans catholiques se divertissent, le pâtre protestant des *rhodes* extérieurs s'en va le dimanche, avec sa maîtresse, dans un cabaret, où il trouve ses camarades, chacun avec sa bien aimée. On s'assied autour

d'une table, couverte de pots de vin; un ménétrier est appelé, il joue des airs de danse, et la compagnie bat la mesure avec le pied, afin d'avoir au moins un petit avant-goût de la danse, puisque la chose même est un péché et un délit aux yeux des pasteurs et des magistrats (*).

Les principaux pâturages sont situés dans les *Rhodes* intérieurs; on y fait paître plus de quinze mille bêtes à cornes; on achète le bétail au printemps, et on le revend en grande partie au retour des pâturages. Dans les grands chalets, où l'on a trente ou quarante vaches, on tient beaucoup à les avoir toutes de la même race et de la même couleur, c'est-à-dire, d'un brun noirâtre, ayant la tête grosse, les cornes et les jambes courtes. La couleur de ses vaches, surtout, est un

(*) Hegner, *La cure par le moyen du lait, dans les montagnes*. Zurich, 1819, 3 vol. in-8.

point essentiel pour le montagnard appenzellois; il a un soin particulier de son bétail; il le nettoie avec des bouchons de paille, quand le bétail a été exposé à la pluie; il le lave et le brosse à l'étable, et tient même les queues de ses vaches suspendues à un cordon, pour qu'elles restent bien propres.

Au reste, le bétail de ce canton est de race moyenne. On fait dans les chalets appenzellois beaucoup de fromages; mais, étant pour la plupart maigres, ils ne valent pas ceux du canton de Fribourg: le beurre d'Appenzell est meilleur.

Après les bêtes à cornes, ce sont les chèvres que l'on entretient en grand nombre. Des malades viennent en boire le lait dans quelques villages des montagnes, surtout à Gais, Weissbad et Gonten; tout y est disposé pour les recevoir et les servir. Gais est en été rempli de buveurs; Weissbad et Gonten ont de plus des sources minérales.

Je parlerai plus en détail du Weissbad; les eaux de Gonten renferment à la fois, dit-on, du soufre, du vitriol et de l'alun.

Le chamois que l'on chassait autrefois devient rare; les cerfs, les ours et les loups ont été entièrement détruits. La Sitter traverse une vallée toute couverte de pâturages, de champs cultivés, et de maisons et chaumières, qui, dispersées de tous les côtés, au milieu de la verdure, présentent l'aspect d'un grand camp, si tout ce qu'on voit n'annonçait pas la paix et des habitudes pastorales. Le bourg d'Appenzell est situé au milieu de toutes les maisons disséminées : nous y reviendrons bientôt.

En remontant le cours de la Sitter, on arrive aux montagnes qui forment, pour ainsi dire, les boulevards de la vallée; ce sont trois lignes de circonvallation, dont la première est encore revêtue de verdure, et fréquentée par les troupeaux; mais les deux autres,

plus élevées et plus escarpées, sont hérissées de rochers arides et de pics aigus. Trois ruisseaux des montagnes forment, par leur réunion, la rivière de Sitter; en remontant un de ces affluens, le Weissbach, ou ruisseau blanc, nommé ainsi à cause de son eau écumeuse, on arrive à un pré dans lequel est située une maison de bains; c'est le *Weissbad*, ou bain blanc. Les baigneurs ont pour promenade le pré et les bords des ruisseaux ombragés d'aulnes et de saules; l'eau minérale dans laquelle ils se baignent jaillit dans le même ravin que traverse, en écumant, le Weissbach; tous les matins on apporte des chalets des Alpes, situés à une lieue et demie de là, le *schotten* ou *molken*, c'est-à-dire, le lait de chèvres aux baigneurs qui se mettent à un régime légèrement purgatif; le soir on danse quelquefois dans la maison des bains, le mieux que l'on

peut, avec les pasteurs et les pastourelles; c'est là tout ce que la maison de Weissbad peut offrir de divertissement à ses hôtes, qui ordinairement sont d'une condition à s'en contenter. Les Alpes fournissent d'ailleurs des points d'excursion en grand nombre. Si l'on se sent le courage et la force de gravir le mont Sæntis, on traverse des pâturages émaillés de fleurs et embaumés de l'odeur du thim des Alpes, et d'autres herbes des montagnes. On voit fleurir des saxifrages, des potentilles blanches, des campanules bleues et des digitales jaunes : un sentier conduit à un rocher escarpé, dans lequel est pratiqué l'hermitage de Wild-Kirchlein. On traverse sur un petit pont le précipice affreux qui isole le rocher.

L'hermitage consiste en une petite chapelle surmontée d'une tourelle, et en deux cellules, dont la dernière a une issue au dehors du rocher. Ce

souterrain attire de temps à autres des curieux, ou des hommes qui ont quelque grâce particulière à demander au ciel, et qui croient être mieux exaucés dans ce lieu sauvage voué au culte. Une source fraîche, qui jaillit dans la grotte, sert de boisson au solitaire qui l'habite.

Autrefois on voyait beaucoup d'hermitages dans les rochers et sur les montagnes d'Appenzell; les femmes même s'y retiraient, en vivant de la charité publique. Le goût du travail a heureusement remplacé ces habitudes oisives. Cependant, la vie contemplative et le mysticisme ont continué d'avoir de l'attrait pour les Appenzellois.

En continuant de monter, on passe, avec quelque danger, sur les bords élevés et escarpés du lac de Sée-Alp; une grotte ornée de stalactites, appelée *Ziegerloch*, mériterait une petite visite s'il n'en coûtait un peu cher pour satisfaire la curiosité : un précipice

s'enfonce à l'entrée de la grotte. Le chemin conduit ensuite à travers une grande fente ou déchirure qui sépare le mont Messmer des rochers nommés les *Tours*, à cause de leurs formes minces et pointues. On aperçoit ici des amas de débris et des traces nombreuses de destructions de montagnes. Le rocher d'*Oehrlekopf*, ou la tête d'Oehrle, s'élève comme une quille au milieu des débris des roches qui se sont écroulées à l'entour. Une inscription marque, dans ce désert, la tombe du professeur Jezeler de Schaffhouse, qui s'étant hasardé seul à la fin de l'été, 1791, dans ces montagnes, y périt misérablement. Dans la belle saison, au moins, on peut trouver du secours dans les chalets : le pâtre hospitalier y a toujours une *rahmzonne*, mets composé de crême, de farine et de beurre, et un lit de foin aromatique, à offrir au voyageur fatigué.

Sur les flancs du Messmer, les débris des roches sont entremêlés encore d'une belle végétation; mais en approchant du sommet du mont Sæntis, on voit diminuer le nombre des végétaux. Les ravins sont remplis de neige : des précipices et des roches, voilà les seuls objets qui, de tous les côtés, se présentent aux regards. Le sommet du Sæntis présente un de ces coups-d'œil magnifiques, dont la Suisse est si riche, et qui dédommagent le voyageur de toutes les peines qu'il lui en a coûté pour en jouir. Au-delà des crêtes et des pointes de rochers qui hérissent les environs du Sæntis, la vue se porte sur le lac de Constance jusqu'en Souabe (*). Le Sæntis s'élève à

(*) Zollikofer, *Souvenirs d'un voyage dans les Alpes d'Appenzell*, dans le tome II de l'*Alpina*, Winterthur, 1807. Docteur Meyer, *Extrait du Journal des excursions dans les Alpes d'Appenzell*, dans le tome I de la *Nouvelle Alpina*, 1821.

cinq mille trois cent quatre-vingt-trois pieds au-dessus de Saint-Gall, et à sept mille six cent soixante-dix au-dessus du niveau de la mer. Quoique cette hauteur ne soit pas très-considérable, il porte néanmoins deux petits glaciers : l'un établi sur un plan incliné a une surface raboteuse; l'autre, désigné sous le nom de la *Neige-Bleue*, est dressé verticalement contre la montagne comme un pan de mur.

Quelques petits lacs se trouvent disséminés dans cette chaîne; ils paraissent avoir des écoulemens sous terre; celui de Fachlen est tellement enfermé entre les rochers, que sa surface en paraît toute sombre, quoique l'eau soit très-limpide.

Revenons actuellement par le joli vallon de la Sitter au bourg d'Appenzell, le seul bourg qu'on trouve dans les *rhodes* intérieures, et celui qui donne son nom au canton. Ce qu'il a de plus

béau, c'est son site; il renferme quelques vieux édifices, tels que l'église paroissiale et la maison de la commune : la première est bâtie dans le style gothique; on y a suspendu à la voûte les drapeaux pris autrefois par les paysans appenzellois aux ennemis de leur liberté : la vue de ces vieux trophées doit inspirer à la génération actuelle des sentimens de reconnaissance pour ses aïeux.

Dans la maison de la commune on a suspendu les portraits de quelques landammans du canton : ces hommes ne sont pas connus dans l'histoire, mais ils ont maintenu la liberté de leur pays; c'est un titre à l'estime de leurs compatriotes. Au petit arsenal d'Appenzell on conserve aussi un ancien tableau représentant la bataille du Stoss, qui assura l'indépendance du pays. C'est une peinture mal exécutée, mais intéressante par son antiquité. La plupart des maisons des particuliers sont bâties en bois.

C'est dans ce bourg que se tiennent les conseils des *rhodes* intérieurs ou catholiques. Il y a aux environs deux petits couvens.

Dans le dernier siècle, ces *rhodes* se sont souillés d'un attentat factieux, heureusement rare en Suisse, où l'on a souvent proscrit et sequestré, et où l'on a presque toujours épargné le sang des victimes. Le landamman Soutér, poursuivi d'un côté par des démagogues, et de l'autre par les capucins, encourut la haine du peuple, sans l'avoir méritée; on le proscrivit, on le dépouilla de tous ses biens; puis, après l'avoir attiré dans un guet-apens, des juges iniques le mirent à la torture et le condamnèrent à mort, ou plutôt le firent exécuter sans pouvoir articuler ses crimes. Cet attentat est malheureusement de l'an 1784. C'est peut-être le seul exemple remarquable que la Suisse ait donné de l'abus du régime populaire.

Les *rhodes* extérieurs se subdivisent encore en deux parties, séparées par la Sitter, et ayant chacune ses assemblées populaires. Ces deux fractions de canton ont eu leurs querelles et leurs guerres; les Zellweger à Trogen et les Wetter à Hérisau ont formé, dans le dernier siècle, des partis de village qui n'ont pas fait autant de bruit que les Bourguignons et les Armagnacs, mais qui n'ont guère eu moins d'animosité: heureusement tout était petit dans ces factions; elles se poursuivaient avec des bâtons et des massues, et elles pillaient quelques caves, ou cassaient des vitres. A la fin, la faction du district d'au-delà de la Sitter l'emporta et fit payer de fortes amendes aux vaincus, ce qui est au moins plus doux que de les tuer ou les exiler.

Hérisau est le principal bourg du district au-delà de la Sitter, et même du canton entier; habité par de riches marchands et fabricans de mousselines et

de broderies, il offre de jolies maisons qui annonçent la prospérité du bourg; il y a une maison communale, un petit arsenal, une poudrière, et une maison d'orphelins. Le reste du bourg est bâti en bois. Deux châteaux-forts, Rosemberg et Schwenberg, dominaient jadis ce lieu; leurs ruines attestent encore leur ancienne importance féodale.

Les assemblées populaires se tiennent alternativement dans les villages d'Urnæsch et Hundwyl; l'un et l'autre possèdent une maison communale. Avant d'être libre, Hundwyl avait ses seigneurs féodaux, dont le château-fort a laissé quelques traces.

Dans le district en-deçà de la Sitter, le village de Trogen a été choisi pour le lieu des assemblées populaires. C'est en effet un assez beau village, quoiqu'il ne soit pas considérable. Jean Zellweger, mort en 1802, avait ici une maison de commerce qui étendait ses affaires

jusqu'à l'Inde, et aux frontières de la Chine. Les maisons des principaux marchands ornent la grande place. Trogen a une belle église. Il y a aussi un petit arsenal et une poudrière.

Le village de Tuffen est grand et bien bâti; on trouve dans la commune le Wonnenstein, couvent de religieuses, auprès duquel la petite rivière de Roth forme une belle cascade. La hauteur de Vœgelisegg, qui domine le village du Speicher, est remarquable par ses beaux points de vue; elle rappelle une victoire que les Appenzellois remportèrent, en 1403, sur les troupes de l'abbé de Saint-Gall.

Autrefois des jeux et des divertissemens publics exerçaient la force et l'adresse des montagnards; jeunes et vieux, filles et garçons, se réunissaient sur les montagnes et dans les prés, surtout les dimanches du printemps et de l'automne: pour le *jeu de cercle*, les garçons et

filles formaient plusieurs ronds ; un des joueurs se plaçait hors du cercle, et, pendant que le cercle tournait, il touchait celui ou celle qui était obligé de le poursuivre et de l'amener prisonnier dans le cercle. Cette poursuite avait lieu au milieu des rochers, des bois et des eaux. On joue encore tous les ans à ce jeu au pré de Poters.

Un autre jeu, celui de l'œuf, se jouait les soirées du dimanche vers le temps de Pâques. On mettait une centaine d'œufs dans une seule rangée, mais en laissant entre les œufs des intervalles de quelques pieds. Un jeune pâtre, légèrement vêtu de blanc et décoré de rubans, parcourait un espace marqué, pendant qu'un autre, vêtu de même, était obligé de ramasser les œufs et de les jeter dans un panier plein de son qu'un troisième tenait prêt à cet usage. On proclamait vainqueur au son de la musique celui des deux qui, le

premier, avait fini sa tâche ; et une danse villageoise, dans laquelle les deux concurrens figuraient en première ligne avec leurs maîtresses, les récompensait de leurs efforts. Ce divertissement ancien se donne encore quelquefois dans le canton de Saint-Gall.

Si de pareilles réunions sont devenues plus rares, c'est peut-être une suite des occupations sédentaires maintenant générales dans les *rhodes* extérieurs, telles que la fabrication et la broderie des mousselines, qui y font vivre un grand nombre d'habitans. Cette branche d'industrie y est portée à un haut degré de perfection : elle verse de l'argent dans le canton ; mais, comme le commerce de ces objets de luxe est sujet à des stagnations subites, elle peut devenir aussi la cause d'une grande misère. Faute d'occupation les ouvriers et ouvrières, dégoûtés des travaux des champs, sont obligés alors de tourner leurs regards

vers d'autres contrées : voilà pourquoi on voit tant d'émigrations pour les pays lointains, où ils rencontrent quelquefois de nouvelles calamités au lieu de la situation prospère dont on les avait flattés d'avance.

L'aisance que la tisseranderie en coton et la broderie ont répandue chez les fabricans et les commerçans se fait remarquer dans leurs habitations et dans leur vêtement, qui sont généralement plus commodes et mieux adaptés à leurs besoins qu'autrefois. Dans les maisons il y a presque toujours une cave ou un rez-de-chaussée très-bas pour la tisseranderie; la façade est percée d'un grand nombre de petites croisées. Les maisons des paysans sont recouvertes, tant au grenier qu'à la façade et même sur les côtés, de tablettes de bois. Ces maisons, disséminées entre les rochers et les sapins, font quelquefois un joli effet dans les paysages d'Appenzell.

CANTON DE GLARIS.

Une vallée longue et étroite, arrosée par le Linth, et à laquelle vient aboutir une autre vallée profonde, mais contournée en forme de croissant, que traverse le Sernft; des chaînes de montagnes dont les flancs sont couverts de pâturages, et les plus hautes cimes de neiges et de glaciers; enfin un bassin qui renferme le lac de Kloen : voilà le canton de Glaris. La principale vallée, qui a huit lieues de long, n'a qu'une demi-lieue de large; en plusieurs endroits la largeur n'est même que d'un

quart de lieue. Elle est enfermée, comme la vallée de Sernft et le bassin de Kloen, par des chaînes de montagnes et de rochers qui présentent tantôt des pentes douces, couvertes de gazon, et tantôt des flancs escarpés, où les broussailles même ne peuvent végéter. Sur la limite méridionale, auprès des Grisons, où le Linth et le Sernft prennent leurs sources, le Dœdi, haut de onze mille trente-sept pieds au-dessus du niveau de la mer, le Kisten, le Haufstock, l'Ofen, portent tous des glaciers; la cime inaccessible et blanche du Dœdi, contraste d'une manière piquante avec les plaines glacées bleuâtres de ses flancs; celle du mont Glærnisch, dans l'intérieur du canton, offre un vaste champ de glace qui se prolonge sur la crête des montagnes jusqu'au Reiselt sur la limite de Schwytz; des trois cimes de ce colosse, celle du milieu présente aux rayons du soleil l'éclat d'une coupole argentée; de

tous les côtés il est hérissé de rochers arides ou de montagnes assez fertiles qui s'abaissent graduellement jusqu'à son pied. Au nord, vers le lac de Wallenstædt, le pays s'aplanit, et n'a plus que des collines.

Les montagnes du canton paraissent être formées d'un calcaire compacte qui enveloppe peut-être un noyau de porphyre. D'énormes éclats de ce calcaire paraissent s'être détachés anciennement de ces masses, et avoir formé les collines que l'on trouve éparpillées autour de leur base; les derniers siècles ont offert quelques exemples de ces séparations violentes : dans les années 1593 et 1594 des pans énormes se détachèrent du Glærnisch, et entraînèrent dans leur chute les forêts et les pâturages. On vit de même, dans les années 1762 et 1764, s'écrouler des portions de la cime du Sonnenberg : elles auraient écrasé un village situé dans la région inférieure,

si une forêt de sapins ne les eût arrêtées dans leur chute.

La variété de ce calcaire et des bancs d'argile et d'ardoise qui traversent les montagnes est remarquable : ici c'est une argile feuilletée rouge ou verte; là c'est une pierre couleur de pourpre, tantôt pure, tantôt mêlée de quartz et de jaspe rougeâtre. Les veines de quartz, qui traversent l'argile feuilletée, fournissent quelquefois de beaux cristaux. Des couches d'ardoise coupent les montagnes tantôt en droite ligne, tantôt en ondoyant; plus ou moins fine, cette ardoise a un pouce d'épaisseur, et sert dans ce canton et dans les cantons voisins à faire des tables.

En plusieurs endroits on a trouvé du minerai de fer, et même des traces de minerai d'argent et de cuivre. Parmi les minéraux intéressans du canton, on peut remarquer la pyrite radiée, que le vulgaire regarde comme une production de

la foudre, le beau spath-fluor et l'amethyste que recèle le gravier du Linth; enfin le cristal de roche que renferment le Dœdi et le Sand-Alp. On trouve des coquillages fossiles sur quelques-unes des plus hautes montagnes de Glaris; sur le Glærnisch on voit des ammonites, et sur le Guppen de petits coquillages marins: les bancs d'ardoise du Platten portent des empreintes de poissons que les uns regardent comme des poissons indigènes, et d'autres comme identiques avec ceux des mers éloignées.

Le Linth, qui arrose le canton dans presque toute sa longueur, du sud au nord, présente dans l'origine deux ruisseaux qui descendent des glaciers du Dœdi et du Gemsi : le premier forme une belle chute. Un peu au-dessous de leur réunion, un pont suspendu passe sur cette rivière, qui, recevant les neiges fondues des montagnes du canton, puis toute la rivière de Sernft, ainsi que le

Lœntsch du Klœnthal, et enflée par le vent du sud, devient quelquefois un fleuve rapide qui entraîne les ponts et les rives cultivées, et répand la désolation sur son passage. Quoique presque toutes les rivières de Suisse soient sujettes à des débordemens dangereux, le Linth paraît plus que les autres menacer les habitans riverains, soit par défaut d'encaissement, soit par accumulation du gravier qu'il charrie, et qui, ensablant son lit, hausse de plus en plus son niveau.

Autrefois le Linth passait auprès du lac de Wallenstædt, et recevait, un peu au-dessous, le Maag qui en sort, et qui se rendait dans le lac de Zurich. Mais il poussait dans le Maag une quantité d'atterrissemens si considérable, qu'à la fin cette rivière obstruée dans son cours inondait ses bords, refluait vers le lac de Wallenstædt, faisait encore déborder ce lac, et changeait en marais mal sains les plaines qui y touchent;

il en résultait des propriétés détruites, des maladies et la misère des habitans. On sentit le mal dans toute son étendue; mais on ne put se résoudre à y porter remède. Dans ce siècle enfin une entreprise hydrographique, bien conçue et soutenue par deux mille deux cents actions, a changé cet état de choses. Un canal fortement encaissé conduit maintenant le Linth dans le lac de Wallenstædt, où il dépose toutes les matières qu'il charrie. Un autre canal l'en fait sortir ensuite, et le conduit droit au lac de Zurich, sur un espace de cinquante-six mille pieds. Par cette opération, les bords du premier de ces lacs ont été assainis et rendus à la culture. Une colonie a été fondée sur les marais desséchés, auprès du pont de Ziegel, en faveur des pauvres de la Suisse. En un mot, l'entreprise de la correction du cours du Linth, honorable et pour ceux qui l'ont dirigée surtout pour Escher,

et pour les Suisses qui l'ont soutenue, a eu les plus heureux résultats.

Long de quatre lieues et large d'une demi-lieue, le lac baigne le pied du mont Kerenz, couvert de hameaux, de vergers et de pâturages, et derrière lequel on voit s'avancer la cime du Murtschen; depuis Muhlihorn jusqu'à Wallenstædt, ce sont des collines ombragées de châtaigniers et de noyers qui bordent le lac; les montagnes de Sargans, des Grisons et de l'intérieur de Glaris, les cascades de Bætlis, etc., offrent encore de beaux points de vue au voyageur qui navigue sur le lac. Le vent du nord, en se précipitant du haut des montagnes qui bordent cette nappe d'eau, en soulève quelquefois les vagues de manière à les couvrir d'écume. Au printemps et en automne le vent de sud balaie aussi d'une manière effrayante cette surface liquide. Lorsque ces deux vents soufflent, il est défendu aux bateliers de sortir de

la rade. Dans les autres temps il règne des vents périodiques qui n'offrent aucun danger.

Après le lac de Wallenstædt, qui n'appartient pas tout entier à ce canton, et après celui de la vallée de Klœn, qui a une lieue de long et donne lieu à un torrent furieux, le Lœntsch, on ne trouve plus que de petits lacs enfermés entre les montagnes. Tel est, sur le mont Weggis, le Hasel-Sée, qui, n'ayant pas d'écoulement visible, paraît communiquer sous terre à un ruisseau qui se jette dans un autre petit lac appelé le Nieder-Sée, et se précipite en écumant par-dessus les blocs de rocher dans la commune de Næfels. Un autre petit lac, situé sur le Haut-Blegi, et ayant une demi-lieue de tour, attire sur ses eaux profondes une foule de canards sauvages. Un ruisseau s'échappe de ce lac par-dessous les rochers. Le petit lac du Mutten sur le mont Kisten est presque

toujours gelé; les trois petits lacs de Diesthal ne sont que des étangs où l'on pêche des truites, comme dans la plupart des rivières et lacs du canton. Mais ils sont remarquables parce qu'ils sont la source du ruisseau de Diesthal, qui tombe de la hauteur de quelques centaines de toises par plusieurs degrés dans la vallée, roulant de grosses pierres, et se dissolvant, dans sa chute, en poudre humide.

Les eaux abondent au reste au milieu de tant de montagnes chargées de neiges et de glaces. Les vallons bien arrosés sont partout couverts de prairies; sur les pentes qui avoisinent les vallées, il se présente une suite presque continuelle de maisons bâties en bois, ombragées d'arbres fruitiers et entourées de prés. C'est dans de plus hautes régions qu'il faut chercher ces chalets, ces pâturages appelés Alpes, qui font la richesse du pays, et où les troupeaux paissent

durant la belle saison. Occupant tantôt les flancs, tantôt les ravins, ils verdissent avec plus ou moins de rapidité, et se couvrent d'une herbe plus ou moins savoureuse, suivant la qualité du sol et le voisinage des glaciers. Ceux qui reposent sur le roc, loin des glaces, n'ont qu'une herbe courte et peu vivace. Quelques pâturages, suspendus sur les précipices, ne sont pas sans danger pour le bétail, surtout pendant les orages. Ils sont souvent séparés par des forêts de sapins et de frênes. Par le défaut d'aménagement les bois du canton ont beaucoup diminué.

On sait au juste combien de vaches, de chevaux, de brebis, les pâturages du canton peuvent nourrir, et il est défendu d'y conduire des bestiaux au-delà du nombre calculé. Le terrein nécessaire pour la pâture d'une seule vache s'appelle un *stoss*, on compte dix mille de ces terreins; il en faut deux

à un jeune poulain, et quatre à un vieux cheval ; un seul *stoss* suffit à cinq brebis. Il y a des pâturages qui ont plusieurs lieues de tour ; d'autres ne peuvent nourrir que quinze à vingt vaches. Ils sont la propriété des communes, des associations ou des particuliers. Tous les propriétaires ont grand soin de faire pour le long hiver leur provision de fourrages. On fauche deux fois les prés des régions inférieures, pendant que les troupeaux paissent sur les montagnes. Les paysans qui n'ont pas de prairies vont recueillir l'herbe des lieux élevés inaccessibles au bétail, et où ils s'exposent eux-mêmes au danger de glisser dans les précipices. La récolte s'y fait joyeusement : dans quelques villages on donne le signal avec la cloche ; le foin se resserre dans des filets, et on le fait ensuite rouler dans les régions inférieures, où on le dépose dans les chalets pour le descendre au fur et

à mesure qu'on en a besoin. Cependant les fourrages ne sont pas assez abondans pour qu'on puisse garder pendant l'hiver tout le bétail : on en vend au-dehors environ le tiers. La conservation des prairies est donc importante pour le canton, et s'opposera toujours, ou du moins tant que le bétail fera la richesse du pays, à l'extension de l'agriculture.

La race du bétail de Glaris n'égale pas en beauté celle de Schwytz; cependant elle lui cède peu, et les vaches donnent beaucoup de bon lait, surtout dans les pâturages où croissent le *phellandrium mutellina*, l'*alchemilla vulgaris*, le trèfle et l'astragale des Alpes : le beurre se consomme dans le canton ; mais le fromage vert, que l'on confectionne en quantité et mieux qu'ailleurs dans le pays de Glaris, s'exporte au-dehors par milliers de quintaux. Il se fait avec le meilleur laitage, qu'à cet effet on transporte en sacs à dos de cheval des cha-

lets aux villages inférieurs, où l'on en fait des amas pour le débarrasser des parties séreuses; on mêle ensuite à la pâte du sel et du trèfle pulvérisés, et ce mélange se broie sous la meule au point de prendre de la consistance; après cela on le jette dans les moules pour lui donner de la forme, et on le fait sécher dans un lieu bien aéré. Le fromage y acquiert une si grande dureté, que pour s'en servir on est obligé de le râper. Neuf moulins sont occupés dans le canton à préparer ces fromages.

On entretient des chevaux d'une race fortement constituée : les poulains se vendent facilement dans la Lombardie; les nombreux troupeaux de chèvres font une des ressources des villages; la chair de ces animaux, la pomme de terre et le pain, composent la nourriture habituelle, d'un bout de l'année à l'autre, de beaucoup de paysans. Les Alpes de Glaris sont encore habitées par les chamois;

pour empêcher que la race n'en soit détruite, comme l'a été celle des bouquetins, il a été défendu par le gouvernement de leur faire la chasse avant la Saint-Jacques, et depuis ce jour jusqu'à la Saint-Martin, ils ont encore un asile sur la chaîne de montagnes qui sépare la grande vallée du canton de la petite vallée. Seulement, lorsqu'un habitant du canton se marie, des chasseurs privilégiés de ces montagnes sont obligés, sur la demande de l'autorité, de lui fournir, pour la noce, deux chamois.

Quelques Glarnois se sont signalés dans la chasse aux chamois, et leurs actes de courage et d'adresse sont encore dans le souvenir des montagnards. Tel était le fameux David Zwikki, qui avait tué, jusqu'à l'âge de cinquante-sept ans, environ treize cents chamois, indépendamment d'une quantité d'autre gibier, et qui avait amassé par ce métier périlleux une petite fortune.

Cet homme, pour lequel la chasse était à la fois une passion et un moyen de subsistance, partait le lundi avec son fusil et ses provisions, parcourait toute la semaine les hautes montagnes, se retirant seulement la nuit dans les chalets ou hangards des pâturages, et le samedi il rapportait à Mollis, où il demeurait, le butin de la semaine; il vendait ensuite les peaux de chamois en Hollande, la viande de ce gibier à Mollis et à Næfels, les poules des neiges à Zurich, et les fourrures à Glaris. Personne ne connaissait mieux que lui tous les chemins des Alpes, personne ne franchissait avec plus de hardiesse et de bonheur les précipices et les rochers; il était homme à poursuivre une semaine entière un chamois sur les pics les plus élevés. Dans l'automne de 1796, il était parti pour la chasse, selon sa coutume, au commencement de la semaine; ne le voyant pas revenir le

samedi, on se douta de sa perte; cependant, ce ne fut que quelques mois après qu'on en acquit la certitude. On trouva par hasard son corps, ou plutôt son squelette sur un tertre dans un pâturage des montagnes. Le froid, la faim ou la fatigue l'avaient probablement empêché d'aller plus loin; il avait expiré privé de tout secours, et les oiseaux de proie avaient déjà dépecé son corps. Peu de temps après, un autre chasseur intrépide, Thomas Hefti, âgé de trente-six ans, que divers accidens ne purent guérir de sa passion, et qui avait déjà tué trois cents chamois, glissa sur la neige d'un glacier qu'il traversait avec d'autres chasseurs, et disparut dans une fente remplie d'eau glaciale, d'où son corps ne fut retiré que quelques jours après. On cite en Suisse un grand nombre de ces accidens funestes, qui pourtant ne détournent pas d'autres Glarnois d'imiter la té-

mérité de leurs malheureux prédécesseurs (*).

Les loups et les ours pénètrent quelquefois dans le canton par les montagnes des Grisons : on fait encore la chasse aux renards, aux lièvres, aux souris et marmottes des Alpes, afin d'en saler la chair, qui passe pour une délicatesse sur la table des paysans.

L'aigle et le vautour d'agneaux habitent les rochers des hautes montagnes du canton ; les oiseaux de proie y font entendre souvent leur croassement ; mais jamais les bosquets n'y retentissent, dit-on, du chant mélodieux du rossignol.

Au reste les charmes de la nature se déploient fréquemment au-dessous des régions où elle a entassé les horreurs. A trois ou quatre lieues des glaciers, on

(*) Steinmüller, *De la Chasse aux chamois en Suisse*, dans le tome II de l'*Alpina*.

voit des abricots, des pêches, des raisins; rien de plus beau que l'aspect de la floraison des vergers qui entourent les hameaux : ce blanc, cette nuance rose, semée sur les arbres, produit l'effet le plus agréable sur le vert si vivace des prés arrosés par l'eau courante; le parfum le plus suave embaume l'air naturellement pur de ces contrées. Les fruits sont une des richesses du pays : les propriétaires s'attachent beaucoup a en améliorer et varier les espèces; la myrtile, la fraise, la framboise, prospèrent sur les pentes des collines.

La race des montagnards de Glaris est forte et bien constituée ; on prétend qu'autrefois elle était encore plus robuste, et que les hommes vivaient plus long-temps, mais que la mollesse les a fait dégénérer; peut-être n'est-ce qu'un de ces préjugés qui s'accréditent à force d'être répétés. Les troupeaux et l'apprêt du fromage ne les occupent

pas exclusivement ; leur industrie a trouvé encore d'autres moyens d'augmenter leur bien-être. Ils se livrent à la filature du coton, à la fabrication des mousselines et indiennes, ainsi qu'à la broderie ; ils font des tables et tablettes d'ardoises, qui s'expédiaient autrefois en quantité par la Hollande et l'Angleterre jusqu'aux Indes orientales et occidentales, et rapportaient huit à dix mille florins par an. Ils scient des planches très-minces de sapin, d'érable, etc., pour la menuiserie fine; cette industrie était très-active, avant l'usage de plaquer les meubles en acajou. Plusieurs fabricans ont des relations étendues dans l'étranger ; autrefois on débitait aussi beaucoup de thé suisse ; des bateaux chargés d'ardoises, fruits secs, etc., descendaient le Rhin jusqu'en Hollande. Une partie considérable des bénéfices de l'industrie de Glaris est absorbée par l'achat du sel qu'on tire de la Ba-

vière, et du vin qu'on fait venir d'autres cantons, de l'Italie et de la France; par l'importation de denrées coloniales, etc.

Le peuple de Glaris partage avec les autres cantons démocratiques la gloire d'avoir conquis, au prix de son sang, la liberté de la Suisse. Un missionnaire irlandais, Saint-Fridolin, dont la bannière a servi dans la suite à rallier le peuple dans les combats pour la liberté, saint Fridolin avait converti les habitans de Glaris au christianisme; deux autres missionnaires, qui avaient achevé son ouvrage, disposèrent, apparemment pour prix de leur peine, de tout le pays comme de leur propriété, en le donnant à un couvent de religieuses, celui de Sekingen, qui, respectant les droits municipaux, fit gouverner le pays par des baillis. Devenu héréditaire, ce bailliage passa dans la maison de Habsbourg, et celle-ci, moins juste qu'une abbesse, fit

administrer le pays despotiquement, au mépris de ses droits. Il s'empressa de se joindre aux cantons alliés, qui pourtant ne l'admirent pas entièrement dans leur alliance : il repoussa le seigneur de Stadion ; mais, voyant les Autrichiens se maintenir dans la place de Wesen, sur le lac de Wallenstædt, et menacer de là toute la vallée de Glaris, les habitans, ne pouvant encore compter sur les autres cantons, demandèrent la paix. Les Autrichiens exigèrent une soumission sans réserve, l'abandon de la cause de la ligue, et l'abolition des lois municipales que le pays de Glaris s'était données. On voit qu'alors, comme aujourd'hui, l'Autriche traitait en ennemies les nations qui se donnaient des constitutions libres, pour se soustraire à sa suprématie.

Le peuple de Glaris aima mieux courir les chances du combat que de subir une domination arrogante. Déjà les Au-

trichiens pénétraient le long du Linth, dans la vallée de Glaris; les habitans firent résistance, mais infructueusement. Il arriva quelques faibles secours; néanmoins les Autrichiens s'avançaient au-delà de Nœfels, brûlaient et ravageaient les villages, dont les habitans s'étaient réfugiés sur les montagnes. L'incendie de leurs habitations leur donna enfin cette énergie, nécessaire à un peuple faible pour repousser une invasion. Le combat s'engagea, le 9 avril 1388, comme à Morgarten, par la cavalerie ennemie, et les Suisses recoururent au même moyen d'en arrêter les progrès; ils roulèrent sur elle, du haut des montagnes, des quartiers de roche; cependant le nombre des Autrichiens était trop considérable pour la faible troupe des montagnards. Mais, au plus fort de la mêlée, on entendit les cris de la jeunesse de Schwytz, qui accourait au secours de ses compatrio-

tes. Ces cris, redoublés par les échos, parurent aux ennemis ceux d'une armée considérable. Une terreur panique s'empara de leurs rangs, comme si, dit Jean de Muller, l'esprit de Walter de Stadion, tué dans ce défilé vingt-sept ans auparavant, leur avait apparu : les uns coururent au-devant des armes des Suisses, et tombèrent sur la place; les autres se précipitèrent dans le Linth. La noblesse suisse paya encore cher son attachement à la cause des étrangers; des bourgeois de plusieurs villes suisses, qui avaient eu trop peu de patriotisme pour se tenir éloignés des drapeaux autrichiens, payèrent ce délit de leur vie. Presque toute la population de Glaris se mit à leur poursuite, et n'en laissa pas un seul vivant sur les bords du Linth. On compta sur le champ de bataille, parmi les ennemis morts, cent quatre-vingt-trois nobles et deux mille cinq cents soldats; on

avait pris onze drapeaux et dix-huit cents cuirasses. Le comte de Werdenberg, qui commandait la réserve, s'était sauvé à la nouvelle de la défaite du gros de l'armée. Les Suisses avaient perdu cinquante-cinq hommes, qui furent ensevelis à Mollis. La place de Wesen, jusqu'alors un des siéges de la puissance autrichienne, fut réduite en cendres.

Devenu libre, le peuple de Glaris fit un décret, portant que chaque année, le premier jeudi du mois d'avril, tous les chefs de famille de la vallée se rendraient à Næfels, sur le champ de bataille, où leurs ancêtres ont combattu si victorieusement pour leur liberté. Cette fête se célèbre encore tous les ans; mais il est fâcheux que la différence des cultes ait produit une scission dans la manière de fêter cet anniversaire. Le peuple catholique de Glaris va visiter en procession onze lieux où les atta-

ques ont commencé, et dont chacun est marqué d'une pierre grossièrement taillée. A la sixième, on s'arrête pour entendre la lecture d'un récit ancien de toute la guerre de la liberté, et surtout de la victoire de Næfels; il est terminé par la liste des Glarnois, qui ont péri pour cette cause sacrée, et de ceux qui ont remporté la victoire. C'est un curé ou un capucin qui fait cette lecture patriotique; il y a ensuite messe, foire et bal. Les protestans, qui assisteraient volontiers à la foire et au bal, mais qui ne se soucient pas de la messe et du sermon d'un capucin, ont cessé, en 1655, d'assister à la fête; ils la célèbrent dans leurs paroisses. Au dernier siècle encore, les protestans de Glaris se servaient du calendrier défectueux du vieux style, tant ils avaient peur d'être confondus avec les catholiques, qui faisaient usage du calendrier réformé par un pape.

La réforme religieuse ne s'était opérée dans le pays de Glaris qu'après des troubles de longue durée. La manie du service étranger causa aux Glarnois beaucoup de mal, à la bataille de Marignan il en périt un grand nombre. « Tous les cantons, dit Trumpi, historien Glarnois (*), n'étaient occupés, à cette époque, que de guerres étrangères, d'expéditions en Italie, et de l'affaire des pensions; aussi, tous offraient le même degré de corruption; au dehors, la nation se couvrait de gloire, en dedans, elle manquait d'ordre, de mœurs, de discipline; le pays se dépeuplait, les foyers domestiques étaient souvent sans protection. On trouvait la moitié du peuple de Glaris, de Schwytz, etc., non pas chez lui, mais sous les bannières du dehors. Chaque mois il y avait des diètes, des

(*) *Nouvelle Chronique Glarnoise.* Winterthur, 1774. (En allem.)

délibérations, des négociations pour les pensions étrangères. »

Les Suisses qui assistèrent Henri IV contre la Ligue étaient en grande partie des Glarnois. L'habitude de combattre pour les voisins a duré jusqu'à nos jours. En 1517 les Glarnois, voulant avoir aussi des sujets, comme d'autres cantons, achetèrent le bailliage de Werdenberg, qui renfermait quatre mille âmes, et firent assez sentir à ce petit district leur droit de souveraineté.

A la fin du dix-huitième siècle, Glaris accepta la constitution de la république une et indivisible que les troupes de France imposaient à la Suisse; mais il exigea que le canton ne fût point occupé. La promesse fut donnée et violée ensuite. Français, Autrichiens et Russes vinrent ravager ces vallées tranquilles : toute l'armée de Souvarow y passa lors de sa retraite.

Le canton de Glaris a repris son an-

cienne constitution qui n'a jamais été rédigée; seulement en 1814 il a promulgué une déclaration de ses principes. Ici, comme dans les autres cantons démocratiques, c'est le peuple en masse qui exerce les droits de la souveraineté, décrète les impôts, nomme le landamman et les soixante membres du conseil, fait les lois et les traités, etc. Il s'assemble à cet effet le deuxième dimanche de mai autour du conseil communal qui forme un cercle. Quatre semaines auparavant tous les habitans sont invités à communiquer les propositions qu'ils croient utiles à la république; le conseil communal dresse ensuite un mémoire de toutes les propositions qui doivent être soumises au peuple. Le dimanche qui précède cette assemblée nationale, les catholiques se réunissent à Næfels, et les réformés à Schwanden pour délibérer sur les affaires de leur religion. Le landamman

et le vice-landamman sont pris alternativement dans les deux cultes ; mais de manière que le landamman est toujours d'une religion différente de celle de son suppléant : le landamman protestant exerce ses fonctions pendant trois ans, et le landamman catholique pendant deux ans. Chacun des douze *tagwen* ou districts protestans, et des trois *tagwen* catholiques nomme quatre membres du conseil, de sa religion. Les conseillers sont élus pour toute la vie. Aucun lieu du canton n'a de privilége pour l'élection, et c'est peut-être le seul canton de Suisse où l'égalité des droits civils soit parfaite. Les charges publiques se donnent ordinairement au sort après le choix de plusieurs candidats. Les juges des tribunaux sont élus par le peuple ; tout le côté catholique ou réformé du conseil communal est nécessaire pour juger en matière criminelle, suivant la religion de l'accusé.

Si, pour connaître la vallée de Glaris ou du Linth, on remonte cette rivière depuis son embouchure, on passe d'abord par le village de Bas-Urnen, situé sur un torrent au bas d'une montagne plantée de vignes et d'arbres fruitiers. Le château-fort de Windeck couronnait autrefois cette montagne. Bas-Urnen a des tanneries et une fabrique de soieries; la navigation du Linth occupe aussi plusieurs habitans.

Après avoir passé auprès des ruines du château de Seckingen, on arrive au bourg de Næfels, sur le torrent de Rauti; les habitans subsistent pour la plupart de leurs bestiaux, et possèdent de grandes maisons. Un couvent de capucins a remplacé le château-fort des anciens baillis autrichiens; c'est sur les champs arrosés par le Rauti que sont plantées les pierres qui rappellent les combats et victoires du mois d'avril 1388, et où se tient la procession patriotique dont j'ai parlé

plus haut. En 1799 les Russes firent plusieurs attaques sur le pont de Linth, vis-à-vis de Næfels. Le gros bourg de Mollis, sur la droite de cette rivière, est agréablement situé entre les plantations d'arbres fruitiers, les prés, les sources et les vignes. Ses habitans font commerce de fromage vert, de coton, etc.

Au pied du mont Wiggis est situé le bourg de Netstall, exposé au danger des avalanches; habité par des protestans et des catholiques, il a une maison de commune où s'assemble le conseil composé de trois membres catholiques, d'un membre et de l'amman protestans. Le commerce de bestiaux répand quelque prospérité dans ce village.

La vallée de Kloen, qui renferme le lac de ce nom, et que domine le Glærnisch, débouche un peu au-dessus de Netstall. Ce fut par cette vallée que les vingt mille Russes de l'armée de Souvarow effectuèrent leur retraite en 1799.

Le beau bourg de Glaris, qui occupe un enfoncement entre la partie la plus ávancée du Glærnisch et les rochers du Schilt, est le siége du gouvernement. On y voit de jolies maisons, une place publique sur laquelle est située la maison de la commune; une école et une petite bibliothèque appartenant à l'instruction des réformés et due au pasteur Tschudy, issu de la principale famille de Glaris, et l'une des plus anciennes de la Suisse. Cette famille a produit un historien estimé, Gilles Tschudy, et plusieurs militaires, mais dont la plupart ne se sont distingués qu'au service étranger.

Les sectateurs des deux religions se servent à Glaris en commun de l'église gothique. Il règne beaucoup d'industrie dans ce bourg, ainsi que dans le faubourg d'Enneda, sur la droite du Linth. On y fabrique de la bonneterie, du drap, des cotonades, des cuirs, etc. Quelques maisons de commerce font des affaires

considérables avec l'étranger ; six grandes foires donnent du mouvement à ce commerce. C'est dans un pré attenant au bourg que le peuple s'assemble annuellement au mois de mai.

Schwanden, autre bourg au pied du Glærnisch, forme la commune la plus populeuse du canton, ayant quatre mille habitans ; il a de jolies maisons, et fait commerce de coton et d'ardoises.

En continuant de remonter le Linth, on ne trouve plus que de petits lieux, excepté Nitfuhrn, village commerçant et entouré de blanchisseries, et Bettschwanden, autre gros village ; mais, dans cette contrée montagneuse, les beautés de la nature suffisent pour attirer les curieux. On y voit de petites vallées qui forment des déserts pittoresques, des eaux minérales, de belles cascades, et des montagnes qui s'élèvent de plus en plus jusqu'à ce qu'elles atteignent la région des gla-

ciers, sur la frontière méridionale du canton.

La vallée de Sernft, qui, après avoir fait un long contour, vient se joindre auprès de Schwanden, à celle du Linth, offre des sites très-sauvages, surtout dans le voisinage des Alpes des Grisons; c'est là que coulent les eaux minérales de Wichler-Bad, qui sont à-la-fois sulfureuses et ferrugineuses, mais que la difficulté des chemins et la rigueur du climat rendent peu attrayantes pour les malades. Le village d'Elm est tellement enfermé entre les montagnes qu'il est entièrement isolé, et qu'il est souvent privé du soleil. Les rayons de cet astre percent, à un jour fixe du printemps et à un autre jour également fixe de l'automne, par un trou pratiqué dans la montagne de Wichlen; et c'est de cette manière que le village est frappé ces deux jours-là de sa clarté.

Le village de Matt, agréablement si-

tué sur le torrent de Krauch, a des carrières d'ardoise et des pâturages assez fertiles. Mais la commune est quelquefois affligée du crétinisme. Au reste, les habitans de la vallée de Sernft sont une race d'hommes robustes. Ce fut par cette vallée peu fréquentée des étrangers que l'armée russe se retira, en 1799, dans le pays des Grisons. Par le col de Segne on traverse les montagnes qui séparent les deux cantons.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

	Page
Canton de Saint-Gall	1
Canton de Fribourg.	28
Canton de Turgovie.	61
Canton de Schwytz.	79
Canton d'Uri.	115
Canton d'Underwald	157
Canton d'Appenzell.	181
Canton de Glaris.	207

D.C.

MAY 2 2 1941